64e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 40 7 OCTOBRE 1954

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La vie dans les grands fonds marins. — II. Le feu grégeois. — III. Les grands oiseaux fossiles marcheurs. — IV. Découverte humaine de la Polynésie. — V. La persécution en Yougoslavie. — VI. Amoralisme littéraire. — VII. Le baptême de Littré. — VIII. Les fouilles de Mari. — IX. Dénombrement spirituel. — X. Les anglicans et la dévotion mariale. — XI. Renouveau catholique en Scandinavie. — XII. Courants théologiques suédois.

La vie dans les grands fonds marins

Nous avons parlé à plusieurs reprises déjà du *bathyscaphe*, engin explorateur des grands fonds marins. Mais ce n'est pas cet instrument que nous allons interroger de nouveau. En même temps que notre marine et la marine italienne s'équipaient pour les recherches dans les profondeurs océaniques, deux navires, un suédois, avec le bateau *Albatross*, et un danois, plus récemment, avec la *Galathea*, ont consacré aux mêmes études des procédés plus anciens, mais efficaces. La *Galathea* est rentrée récemment de son vaste voyage. Les résultats de ses explorations commencent à être connus. C'est Pierre de Latil qui nous en parle, dans *Science et Avenir* d'août 1954, sous le titre : « *La Vie à 10.000 mètres de profondeur, dans les grandes fosses du Pacifique* ».

Les données bien établies, désormais par ces expéditions modifient quelque peu ce que l'on croyait savoir jusqu'ici des grands fonds marins. En premier lieu, on connaît actuellement la profondeur exacte des grandes fosses maritimes. Durant le premier tiers du XIXe siècle, on crut avoir descendu des sondes jusqu'à 11.000 et 12.000 mètres, sans avoir trouvé le fond. On parlait donc couramment, dans les manuels et les dictionnaires, de profondeurs abyssales de 15.000 ou 16.000 mètres. Nous savons maintenant que les courants peuvent faire dévier les filins et que le choc du plomb sur le fond est très difficile à percevoir. Les observateurs plus précis de notre temps ont démontré que les plus grandes fosses connues jusqu'ici sont celles des Philippines, découverte en 1944, au nord-est de Mindanao, et qui atteint 10.400 mètres, et celle des Carolines, découvertes en 1951, par le *Challenger II*, navire britannique, et qui va jusqu'à 10.863 mètres.

En second lieu, on croyait que la faune des grandes fosses marines était formée uniquement ou principalement de ces animaux fantasmagoriques, qui portent au museau des organes lumineux aux couleurs les plus variées. En réalité, le domaine des poissons lumineux commence dès la profondeur de 500 m., pour atteindre son apogée vers 1.500 m. et se terminer à peu près complètement vers 4.000 m.

En troisième lieu, on se posait des questions plus ou moins fantaisistes au sujet des pressions formidables que les êtres vivants des profondeurs doivent supporter. On sait, en effet, que cette pression s'accroît par cm2 de 1 kg tous les 10 mètres. Il s'ensuit qu'un homme mesurant en surface environ 10.000 cm2 sur tout son corps, supporterait, à 10.000 mètres de profondeur, une pression totale de 10.000.000 kg. Et l'on dit : c'est impossible ! Que penser donc des êtres vivants de telles profondeurs ? Mais le problème est mal posé. Le poids atmosphérique que nous portons sans fléchir atteint, sur la terre, au niveau de la mer, 10.000 kg. Nous ne les sentons même pas. Pourquoi ? Parce que notre corps n'est pas clos, et que les pressions s'exerçant aussi bien au-dedans qu'au-dehors s'annulent réciproquement. Il en est donc de même dans les grandes profondeurs. Nos humeurs sont toutes équilibrées. Les animaux marins n'éclatent pas sous la pression énorme qu'ils supportent. Il faut noter toutefois que le sang humain, aux pressions normales, ne fixe guère l'azote de l'air, tandis qu'il le dissout aux fortes pressions. D'où les empoisonnements à effet narcotique, la fameuse « ivresse des profondeurs ». D'où les accidents de la remontée, lorsque l'azote se dégage en bulles dans les vaisseaux sanguins et peut les obturer, en provoquant « l'embolie gazeuse », ce qui oblige à de grandes précautions dans la descente et dans la remontée. Mais pour les animaux marins, le problème ne se pose pas ou du moins pas de la même manière.

Cela dit, deux questions sont à résoudre : 1° existe-t-il des animaux dans les grandes profondeurs ? et 2° comment s'alimentent-ils ?

L'expédition de la *Galathea* a permis de répondre affirmativement à la première question. Notons au passage que le nom de cette expédition lui fut donné en souvenir de la première grande expédition danoise d'océanographie, exécutée en 1845, par une « *Galathea* ». La seconde *Galathea* devait partir en 1945, pour fêter le centenaire de la première. Mais en raison des circonstances, elle ne put prendre le départ qu'en octobre 1950, sous le commandement du professeur Anton Bruun. Elle se dirigea sur la fosse des Philippines où elle parvint en juillet 1951. Avant d'entreprendre un dragage proprement dit — opération difficile et déli-

cate à cette profondeur — on effectua un prélèvement de la vase du fond, par 10.338 m. Dans la vase d'une extrême finesse, le professeur Zo Bell, de l'Institut Scipps de Californie, trouva immédiatement des bactéries. Donc la vie existait ! De plus, il fallait renoncer à un espoir formulé par certains savants, à savoir que, les bactéries ne pouvant vivre dans les grands fonds, on pourrait y retrouver intacts les restes des grands sauriens ou serpents de mer des époques géologiques lointaines.

Les 21 et 22 juillet 1951, le chalut fut lancé au fond, par 10.400 m. Le câble le plus long qui eût été tressé au monde — 12 km ! — fut déroulé presque jusqu'à la fin. Il pesait 10 tonnes. Pendant des heures le chalut fut traîné à la vitesse de 2 nœuds (3 km 700). A l'aube on le releva. Dès l'ouverture du filet, des pierres révélèrent qu'on avait bien râclé le fond ! Presque aussitôt, les biologistes qui se trouvaient à bord remarquèrent sur une pierre un petit bouton blanc, c'était une *anémone de mer*, puis on fit l'inventaire complet : ce premier coup de chalut avait ramené 16 autres anémones, 61 holothuries, 4 coquillages, 1 petit crustacé. Un autre chalutage, le lendemain, fut encore réussi, par une profondeur un peu moindre. D'autres furent effectués entre 9.000 et 10.000 m., dans la fosse de Java et celle des Kermadec. Partout, on trouva des invertébrés, mais pas un seul poisson, pas un seul vertébré. La *Galathea* revint en juin 1952. L'étude approfondie des documents rapportés ne fait que commencer. Mais il est acquis qu'il y a des êtres vivants à ces profondeurs immenses.

Deuxième question : comment et de quoi s'alimentent-ils ? C'est toujours des végétaux, fixant l'énergie solaire, par la chlorophylle, directement ou indirectement, que les animaux vivent. Le plancton végétal alimente directement ou indirectement toute la faune marine. C'est entre 500 et 1000 m. de profondeur que cette « soupe vivante » est la plus dense. Au-dessous de cette profondeur, les animaux vivent des miettes. Mais on estime qu'audelà de 7 à 8.000 m., pratiquement plus rien n'arrive de la vie superficielle. Et alors ? Alors, les eaux comprises entre 8.000 m. et le fond de 10.000 m. sont sans vie. Mais la vase du fond contient des éléments vivants et même avec une relative abondance. De quoi se nourrissent-ils ? On cherche à le deviner. Sans doute les holothuries ou les vers mangent la vase et cette vase contient des bactéries dont ils se nourrissent. Mais les bactéries elles-mêmes, de quoi vivent-elles ? De déchets végétaux, de bois en particulier, répond le professeur Bruun, de la *Galathea*. En effet tous les chalutages, même les plus profonds ont ramené des morceaux de bois et des fragments de noix de coco. La densité de la vie aux profondeurs semble en relation directe avec la quantité de bois rencontré. Il suffit de se rappeler que les grandes fosses explorées se trouvent près des terres. En plein Atlantique ou Pacifique, il n'y aurait peut-être rien. Mais en Insulinde, si l'on songe aux fréquents raz-de-marée qui ravagent les terres, on comprend que les végétaux venant des terres ne manquent pas dans les fosses marines. Il faudrait en conclure que ces animaux mystérieux des grands fonds se nourrissent encore de chlorophylle, mais d'origine terrestre !

II

Le feu grégeois

Dans le même numéro de la revue *Science et Avenir*, je trouve un article d'Edgard Vieuxblé, intitulé : « *L'Arme secrète de Byzance : le Feu grégeois* ».

Que de fois n'avons-nous pas entendu parler en histoire de ce terrible feu grégeois, dont on nous disait couramment que le secret était resté inviolé. Ce n'était pas tout à fait vrai. Le célèbre chimiste Berthelot définissait le feu grégeois « une masse d'artifice formée de salpêtre, de soufre, de résine et d'autres matières combustibles aisément fusibles ». Ce feu avait la propriété de s'attacher aux objets que l'on pouvait atteindre et de les brûler, sans qu'on pût en obtenir l'extinction. Il n'était possible de l'étouffer que sous la terre mouillée ou le sable. Le *Larousse du XXe siècle* dit que le secret de ce feu fut livré à Byzance, en l'an 673, par un transfuge des Arabes, Callinicus d'Héliopolis. Mais si le « secret » fut livré en 673, c'est qu'il existait déjà. D'où venait-il ? Et comment ce secret a-t-il pris la forme d'une arme secrète byzantine ? C'est ce que *Science et Avenir* essaie de nous dire.

Il est certain que très anciennement les hommes ont cherché à utiliser le feu comme arme offensive, comme du reste ils utilisent toutes leurs découvertes, y compris la fission nucléaire, dans un but de destruction qu'on ne peut appeler que *satanique*. De fait, à la bataille de Platée, en 479 av. J.-C., on avait vu apparaître un liquide incendiaire, qui ne pouvait être qu'une huile asphaltique additionnée peut-être de soufre et de salpêtre. Et notre article déclare :

« Il ne semble pas qu'il y ait une notoire différence entre le produit utilisé à la bataille de Platée... et celui utilisé à Byzance. »

Le grand perfectionnement fut seulement, croit-on, l'invention d'appareils destinés à projeter et à enflammer le liquide.

Or, il existe à la Bibliothèque vaticane une enluminure, représentant deux bateaux dont l'un est couvert de flammes issues d'un tube installé à l'avant de l'autre. Cette gravure laisse supposer un tube, sans doute de bronze, légèrement redressé, pour projeter au loin la flamme, mais qui plongeait obliquement dans une cale remplie du liquide inflammable. On pense que le système de projection était tout simplement une pompe romaine, comme il en existe un spécimen au British Museum, datant de l'an 100 de notre ère. Le liquide était donc puisé dans la cale, et enflammé à la sortie du tube projecteur par une étoupe quelconque imprégnée d'une substance à combustion lente. Mais il devait arriver parfois qu'une saute de vente, ou une erreur de manœuvre dans l'emploi de la pompe, ou un accident enflammant le liquide dans la cale, retournassent le terrible engin contre ceux qui s'en servaient !

Quant à la composition du feu grégeois, on a fait des expériences dont il faut conclure ceci : l'huile de naphte brute pure n'aurait pu obtenir de tels effets.

« Le perfectionnement et la mise au point continus du feu grégeois par les premiers pyrotechniciens ont amené ceux-ci à incorporer au naphte de la poix, du

soufre, du salpêtre, de la chaux vive, etc., autant de corps ayant chacun une action précise... »

La poix rendait le liquide plus visqueux et plus adhérent. C'est en ce sens que les Américains l'ont employée pour la confection du *napalm*, véritable feu grégeois de notre temps. Le salpêtre, qui est un nitrate de soude, dégage à la chaleur une grande quantité d'oxygène, qui intensifie la combustion et la température de la flamme. C'est surtout au salpêtre que le feu grégeois devait son pouvoir de combustion et l'impossibilité de l'éteindre. La chaux vive, croit-on, avait pour raison d'être de provoquer l'inflammation spontanée du feu dans ses emplois maritimes surtout. Au contact de l'eau, en effet, la chaux vive dégage de la chaleur au point de pouvoir enflammer un produit préparé pour cela.

Mais ce qui est très remarquable, c'est que ces préparations devaient tôt ou tard aboutir à la découverte de la poudre à canon. En effet, il suffira de remplacer le carbone dans sa forme liquide — huile asphaltique ou naphte — par un produit sec, pour obtenir la poudre à canon. Cette poudre fut découverte un peu par hasard, mais on découvrit aussi que cette poudre qui brûle sans exploser à l'air libre, produit une explosion, si elle est tassée dans une cartouche.

« Dans les premiers fusils, que l'on garnissait par la bouche, la balle ne partait pas si la poudre avait été insuffisamment tassée. Il sortait simplement une longue flamme de la bouche du canon, d'où l'expression « faire long feu ».

Il semble que des expériences fâcheuses aient été faites du pouvoir explosif de certains mélanges dès le v[e] siècle. Il est raconté notamment que l'empereur byzantin Léon I[er], cherchant à attaquer et à déloger les Vandales d'Afrique, en l'an 468, 38 ans après la mort de S. Augustin, eut de désagréables surprises :

« Il faisait lancer, dit la chronique, à la face de l'ennemi de petits tuyaux emplis de feu, qui souvent éclataient entre les mains de ceux qui les utilisaient... »

On signale d'autre part que le célèbre architecte de Sainte-Sophie, Anthemius de Tralles fit sauter la maison de son voisin, le rhéteur Zénon, en lui envoyant « la foudre et le tonnerre », ce qui laisse entendre une explosion par la poudre.

Naturellement, le feu grégeois, tout comme la bombe H, de nos jours, fut considéré comme secret d'Etat. Dans son *Traité de l'Administration de l'Empire*, l'empereur Constantin Porphyrogénète (÷ 959) fait à son fils la recommandation suivante :

Tu dois, par-dessus toute chose, porter tes soins sur le feu qui se lance au moyen de tubes ; et si on ose te le demander, tu dois rejeter cette prière, en répondant que ce feu a été montré par un ange au grand et saint empereur chrétien, le premier Constantin... Le grand empereur, pour se précautionner contre ses successeurs, fit graver sur la sainte table de l'Eglise de Dieu des imprécations contre celui qui oserait le communiquer à l'étranger. Il déclara infâme quiconque, patriarche, empereur, prince ou sujet, aura essayé de violer cette loi. »

Chez les auteurs byzantins, ce feu porte en grec les noms de « feu liquide » ou « feu marin », ou encore « feu artificiel », « feu mou », c'est-à-dire visqueux, enfin « feu automatique ».

Des allusions à l'emploi du feu dans les batailles se trouvent dans Hérodote, Thucydide, Pline, Philostrate, Dion Cassius, mais il est certain que les Byzantins avaient beaucoup perfectionné l'emploi de cette arme. Ce fut l'invention et l'utilisation grandissante de la poudre, dérivée, nous l'avons dit, du feu grégeois, qui relégua dans l'ombre ce dernier, jusqu'au jour où, de notre temps, on l'a réinventé dans le napalm, et dans l'usage des lance-flammes. Pour ce qui est de la poudre, elle est une invention des chinois qui l'employèrent plus volontiers dans des feux d'artifice brillants et colorés que dans l'art de la guerre. Mais le canon fut bien une invention occidentale. On sait qu'il a été, au cours des siècles, depuis la bataille de Crécy, en 1346, l'objet de bien des perfectionnements, pour le plus grand dommage de l'humanité. Même les bombes nucléaires ne l'ont pas détrôné et il reste une arme redoutable entre toutes.

III

Les Grands Oiseaux fossiles marcheurs

Quand on se plonge dans une revue scientifique il n'est pas toujours très facile d'en sortir ! C'est ainsi que je ne puis résister au désir de donner ici une analyse d'un troisième article de la même revue, *Science et Avenir*, même numéro, signé Bernard Heuvelmans, et intitulé : *Les Grand Oiseaux fossiles marcheurs.*

De nos jours, le plus grand oiseau connu est l'autruche, qui peut dépasser 2 m. 50 de haut et qui pond des œufs d'une capacité de 3/4 de litre, mesurant 15 cm sur 12.

On a cru longtemps que le plus grand des oiseaux préhistoriques aurait été l'*æpyornis maximus*, découvert à Madagascar. On avait d'abord trouvé de lui des œufs mesurant 32 cm sur 22 et d'une contenance de 10 litres ! Mais quand on déterra de ses ossements, on constata que sa taille n'atteignait que très rarement 3 m. et n'était communément que de 2 m. 70. Il n'a disparu, du reste, que depuis peu de temps, puisque dans un livre de 1658 un explorateur, Etienne de Flacour, en parle comme existant dans la grande île.

Maintenant, on estime que le plus grand oiseau fossile a été le *dinornis*, plus connu sous le nom de *Moa*. Il vivait en Nouvelle-Zélande et atteignait 3 m. 50. Le Moa ne pouvait voler. Il n'avait même pas d'ailes rudimentaires comme l'autruche, le nandou, le casoar, pas même le moignon le plus réduit. C'est un rigoureux bipède, un marcheur ou coureur. De plus ses plumes font penser à des poils. Un oiseau à fourrure ! En Nouvelle-Zélande, une quantité d'espèces d'oiseaux ont perdu la faculté de voler. On signale même une sorte de perroquet, qui vit dans des trous sous les racines des arbres et sous les rochers, et qui s'est fait fouisseur ! On explique la perte du vol, chez tant d'espèces d'oiseaux en Nouvelle-Zélande, par l'absence totale de carnassiers mangeurs d'oiseaux dans ces îles. Puisque l'oiseau ne courait aucun danger, pourquoi se serait-il fatigué à voler ? Il a vécu sur le sol et il en a perdu ses ailes !

Quoi qu'il en soit, le Moa était un oiseau au corps massif, compact, qui habitait les plaines et les vallées et avait son repaire dans les forêts et les cavernes. Sa nourriture consistait sans doute

en légumineuses, et en racines de fougères qu'il déterrait avec ses griffes puissantes. Pour faciliter la digestion, il avalait de petits cailloux, ce qui explique que l'on trouve, associés à ses ossements des tas de menues pierres rondes, des calcédoines, des cornalines et des agates et opales.

— « La forme du crâne, dit un naturaliste, von Hochstetter, nous pousse à croire que c'étaient (les Moas) des animaux stupides et lourdauds, que l'on ne doit pas se représenter comme des coureurs rapides semblables à l'autruche, mais comme des oiseaux qui fouillaient paresseusement le sol et dont la nature et les mœurs ne réclamaient pas plus d'espace que le territoire limité que leur offrait la Nouvelle-Zélande. »

Dans ces conditions on ne voit pas que le *moa* ait bien mérité son nom de *dinornis*, qui signifie l'*oiseau terrible*.

Une chose que l'on sait mal encore, c'est la date de l'extinction des diverses espèces de Dinornis. Il ne manque pas de savants qui pensent que ce genre d'oiseaux existe encore dans les régions inexplorées et peu accessibles de la Nouvelle-Zélande. En 1842, un missionnaire protestant, l'archidiacre Williams, avait envoyé, empaquetés dans des paniers d'osier, d'énormes quantités d'ossements de moas, au docteur Buckland, qui en fit don au Musée du Collège royal des Chirurgiens, en Angleterre. Ce fut le professeur Owen qui fut chargé de les examiner. Il avait eu déjà l'occasion, en 1838, d'étudier un fragment d'os gigantesque qu'il avait d'abord pris pour un fémur de bœuf, quand, à l'examen plus attentif, il reconnut avec stupéfaction qu'il s'agissait d'un fémur d'oiseau ! Il avait fait sur cette découverte sensationnelle une communication à la Société zoologique, le 12 novembre 1838. Et son rapport contenait cette phrase :

« Il a existé et il existe peut-être encore, en Nouvelle-Zélande, une race d'oiseaux coureurs, d'une taille plus grande et plus colossale que celle de l'autruche ou de toute espèce connue. »

Après avoir reçu les envois du Dr Buckland, il put reprendre ses travaux, et reconstruire en particulier les pattes énormes du *Dinornis giganteus*, qui devait atteindre plus de 3 m. de hauteur. Mais il établit l'existence d'au moins quatre espèces différentes de *Dinornis*, de taille et de corpulence différente. Sur tout cela, il fit une nouvelle communication à la Société zoologique, et elle fut publiée, par les soins de cette Société, en janvier 1843.

Dans la suite, les découvertes d'ossements de moas se multiplièrent, notamment de 1847 à 1850, par les soins du ministre d'Etat, Walter Mantell, fils d'un célèbre géologue et paléontologue anglais. La collection du *British Museum* ne comprend pas moins de 1000 ossements séparés de moas et même des fragments d'œufs énormes. Parmi les ossements recueillis on en trouva un qui ne mesurait, en squelette complet, qu'un mètre cinquante de hauteur, mais si lourd et si massif qu'Owen resté le spécialiste du genre, le baptisa : *Dinornis elephantopus* — le *Dinornis à pied d'éléphant*.

Il y a donc des moas dont la taille s'échelonne de celle d'une grosse dinde à 3 m. 50 de hauteur, avec un vrai cou de girafe ! Mais quelle date assigner à ces oiseaux ? Parmi les restes que nous en avons, se trouvent des ossements *fossilisés*, c'est-à-dire imprégnés de sels minéraux et en partie pétrifiés. Ils doivent remonter à l'époque tertiaire, donc entre 15 et 35 millions d'années. Mais la plupart des ossements qu'on possède sont subfossilisés, et certains sont en parfait état de fraîcheur. Ce n'est donc plus par milliers d'années qu'il faut compter ici, mais par centaines seulement, et encore !...

Si après avoir examiné les ossements eux-mêmes, on tient compte des récits des Maoris, on reste perplexe. Il faut dire que les Maoris n'avaient peuplé la Nouvelle-Zélande que deux ou trois siècles avant la découverte du pays par Tasman, en 1642. Ce serait donc au XIVe ou au XVe siècle seulement de notre ère qu'ils se sont répandus en Nouvelle-Zélande. Leurs récits, empreints de superstitions, ne permettent guère de conclure s'ils ont vu des moas vivants. On pense que les oiseaux géants ont vécu plus longtemps dans l'île du sud que dans celle du nord. D'après les récits maoris, qui sont plutôt des légendes incontrôlables, les premiers d'entre eux qui auraient découvert l'île, y auraient chassé des oiseaux énormes, qu'ils attrapaient en semant sur leur route des cailloux chauffés à blanc. L'oiseau se jetait dessus gloutonnement et les cailloux le tuaient ! D'après les mêmes récits, les Maoris tiraient profit de tout dans le moa : la chair et les œufs étaient mangés ; les plumes servaient d'ornements et de parure pour la tête, les crânes contenaient la poudre à tatouer, les os étaient transformés en hameçons, les œufs énormes enterrés avec les morts, pour leur servir de provision de bouche, dans leur voyage vers l'au-delà.

D'après les mêmes légendes, le moa était un oiseau très brillant : un plumage éclatant, une crête très haute, ce qui le faisait ressembler, paraît-il, à un coq cochinchinois, qui est un gros gallinacé aux pattes emplumées.

Les savants restent incrédules devant cette description, mais il n'est pas sûr qu'elle soit purement fantaisiste et que ce ne soient pas nos reconstitutions qui sont inexactes !

En terminant, notre article précise qu'en 1950 une expédition composée de savants américains et néo-zélandais a entrepris d'explorer des forêts inconnues et quasi impénétrables de la région des fiords de l'île du sud. D'après certaines rumeurs, cette expédition qui garde son secret pour le moment aurait trouvé des traces du *Dinornis*. Mais il reste une gloire à conquérir, dans cette chasse curieuse, c'est de trouver et de capturer un *moa* vivant !

IV

Découverte humaine de la Polynésie

Nous étions avec les *Dinornis* en Nouvelle-Zélande. Nous ne nous en éloignons pas beaucoup, en parlant de « *la découverte humaine de la Polynésie* », avec le R. P. Patrick O'Reilly, dont l'article sous ce titre a paru dans les *Etudes* de juillet-août 1954.

L'occasion immédiate de cet article a été la canonisation récente (début de juin), du R. P. Chanel de la Société de Marie.

C'est une figure ravissante que celle de saint Pierre-Louis-Marie Chanel, l'un des premiers maristes au siècle dernier, et le premier martyr d'Océanie. Il était né à Cuet, qui était alors du

diocèse de Lyon et maintenant de Belley, le 12 juillet 1803. Il fit ses études dans les séminaires diocésains d'alors, fut vicaire à Ambérieux de 1827 à 1828, curé de Crozet, de 1828 à 1831.

« Le 24 décembre 1836, le guetteur de garde dans la tour François Ier, le sémaphore du Havre, notait sur son cahier de service le départ du trois-mâts-barque français, *la Delphine*, ajoutant au nom du navire « destination, les Mers du sud. »

Après plus d'un an de pérégrinations, les missionnaires embarqués sur *la Delphine* arrivaient enfin au terme de leur voyage. On les répartit un peu au petit bonheur, un père avec un frère : le P Bataillon, dans l'île Wallis, Mgr Pompallier en Nouvelle-Zélande, et le P. Chanel dans l'îlot de Futuna. Sa douceur, sa charité, son beau sourire firent d'abord la conquête des cœurs. Au surplus, on escomptait que sa présence attirerait des avantages de la part des Européens. Mais cette euphorie ne dura pas. Quand il eut commencé de prêcher, de convertir quelques indigènes, les chefs se dressèrent contre lui. Ils ne voulaient pas d'une religion qui condamnait leurs idoles, qui interdisait la polygamie, le vol, l'infanticide, l'anthropophagie Au soir du 28 avril 1841, le P. Chanel fut massacré à coups de casse-têtes. Il devait être béatifié comme martyr, en 1889. Et le voilà maintenant au rang des saints canonisés.

Chose extraordinaire, son sang paraît avoir été, selon le mot de Tertullien, une « semence de chrétiens ». L'Evangile a triomphé après lui rapidement et magnifiquement, en Polynésie. Les Polynésiens d'aujourd'hui sont tous chrétiens — au moins par le baptême. La Polynésie française, en particulier, est chrétienne. Et comme elle fait partie de cet immense ensemble que nous appelons l'Union française, elle est entrée dans la vie politique moderne.

« Bulletin de vote, cotte de travail à bretelles, croix ou médailles suspendues sur la poitrine, voilà notre Polynésien, citoyen, salarié, baptisé. Quelle profonde métamorphose ! »

Il est difficile de mesurer le chemin parcouru en un siècle. Pour le faire, il faut recourir aux premières descriptions données par les explorateurs, au temps du P. Chanel. Voici un ouvrage, placé sous le patronage de Dumont d'Urville, et intitulé : *Voyage autour du monde*. Il décrit l'une des premières visites aux îles Samoa. On est en 1838, c'est-à-dire exactement au moment de l'arrivée du P. Chanel à Futuna. Le navire *Oceanic* a relâché dans la baie de Manouia. On attend longtemps, puis on voit arriver une pirogue montée par trois hommes, dont l'un offre des noix de coco. En même temps, il fait un long discours auquel le capitaine Pendleton, très au courant pourtant des idiomes polynésiens, ne comprend rien. Puis d'autres pirogues arrivent. On les laisse approcher. Mais le tableau change très vite :

— « Le navire, écrit l'auteur du livre, finit par être entouré de visiteurs qui, timides d'abord, ne tardèrent pas à se montrer turbulents, farouches, voleurs effrontés. Sans les filets d'abordage, ces démons-là auraient pris l'*Oceanic* d'assaut... Il fallut disposer autour du navire les matelots armés de piques, et encore plusieurs d'entre eux parvinrent-ils à s'y introduire. Une fois montés sur le pont, on les voyait s'abattre comme des oiseaux de proie sur tous les objets qu'on laissait à leur portée ; si l'équipage entier ne s'était mis en devoir de les rejeter dans leurs pirogues, ils auraient démoli le navire, clou à clou, membrure à membrure... Toutes ces têtes avaient une expression hideuse et farouche. Des dix sauvages qui garnissaient alors la dunette du navire, un seul, un jeune homme, chef sans doute, se distinguait par une physionomie plus avenante. Il recevait les présents avec des manières gracieuses, les portait à son front à diverses reprises ; ses camarades au contraire n'avaient rien des formes et des allures humaines, ils rugissaient comme la bête. A la vue du bras d'un matelot, l'un d'eux fit un geste horrible, indiquant qu'il aurait plaisir à dévorer un morceau de chair si savoureux. La naïveté de ce cannibalisme nous fit frissonner tous. Quant à moi, je me sentis guéri du démon de la curiosité et ne parlai pas d'aller à terre... »

Cette longue citation met en face deux sortes d'êtres humains. Combien les cannibales de Polynésie ne semblaient-ils pas éloignés des Européens qui les visitaient ! Mais la suite du récit va faire voir les Européens à leur tour sous un jour moins favorable. En effet, le capitaine de l'*Océanic* estime que le pont est trop encombré de visiteurs et que le danger devient pressant :

— « Ces gens-là abusent de notre patience ; il faut en finir, dit Pendleton. Et, sur son commandement, on commença à déblayer le pont... à coups de corde ou de manche de pique. Ce premier acte de justice exécuté : « Passons sur le ventre de cette canaille ! » s'écria le capitaine, et il donna l'ordre de faire servir les voiles... Sans se déranger de sa route, il balaya les trois cents pirogues qui l'offusquaient. C'était une débâcle horrible : pagaïes, balanciers, mâts et vergues craquaient de toutes parts ; en un instant, la mer fut couverte de leurs débris et de têtes d'hommes. Quelques insulaires, plus endiablés que les autres s'étaient attachés aux préceintes, d'où ils cherchaient à pénétrer dans le navire ; quelques coups de pieu leur firent lâcher prise, et nous poursuivîmes notre route, triomphants et vengés... »

Dans ce texte, il faut noter en premier lieu que toutes les têtes d'hommes, dont il est question, à propos de ce grand balayage, sont des têtes de sauvages jetés à la mer, et qui se sauvent à la nage, et non pas nécessairement des têtes de cadavres. En second lieu, l'auteur de notre article estime que la description se ressent du romantisme qui était à la mode, au temps où le livre parut.

Il n'en reste pas moins que l'image donnée du Polynésien en ces lignes est des moins favorables.

En sens inverse, la *Relation* de Bougainville avait propagé l'image du Polynésien gracieux et doux, habitant un pays de rêve, pratiquant des vertus naturelles délicieuses, passant ses jours et une partie de ses nuits dans la musique et la danse. Ce fut par les missionnaires que l'on apprit peu à peu à connaître la vérité qui se trouvait, comme toujours, entre les deux extrêmes. Le P. Laval des religieux de *Picpus*, laissa en mourant en 1880, un manuscrit plein de notations précises et précieuses. Sa publication en 1938 seulement, sous le titre *Histoire ancienne du peuple polynésien* fut une révélation et classa son auteur — avec bien du retard — parmi les plus grands ethnologues français. Son ouvrage fut déclaré « un des rares (qui) soient parfaitement sincères et complets... Un classique des Mers du sud ». C'est que le P. Laval avait fait des conversions, puis des indigènes, devenus ses amis, avait obtenu des quan-

tités de renseignements qu'il avait sagement et patiemment recueillis, classés, exposés. Les PP. William Ellis, aux îles Sandwich, W. W. Gill, aux îles Cook, Mgr Dordillon et le P. Delmas, aux îles Marquises, firent comme lui. On sut désormais mieux apprécier les polynésiens, se faire une idée de leurs mœurs, de leurs croyances, de leurs institutions, de leurs lois.

— « On les connut astronomes, artisans minutieux, artistes. On eut la révélation des extraordinaires qualités nautiques que représentaient leurs immenses périples volontaires à travers le Pacifique, navigations hauturières, auprès de quoi le cabotage des wikings faisait piètre figure. »

Mais les temps ont marché. Le Polynésien antique a disparu. Les nouveaux Polynésiens ont besoin d'être reconnus dans leur dignité humaine. Et le P. O'Reilly conclut :

« Il faut chercher la formule neuve qui s'adaptera aux réalités présentes. Et avant tout, derrière le citoyen, le salarié, le syndicaliste, savoir trouver et apprécier l'être dans sa plénitude humaine. »

V

La persécution en Yougoslavie

Que notre civilisation occidentale ne soit plus aussi *humaine* qu'elle se glorifiait de l'être, c'est ce qui ressort d'un coup d'œil jeté autour de nous. Ne parlons pas de ce qui se passe derrière le rideau de fer, ni derrière le rideau de bambous. Mais voici un pays — communiste, il est vrai — qui fait partie du groupe appelé occidental. On devine qu'il s'agit de la Yougoslavie.

Le 15 juillet 1954, le périodique *L'Actualité religieuse dans le Monde* a publié l'information ci-après :

« A propos des Etats-Unis, l'un des quatre vice-présidents du Conseil Exécutif fédéral yougo-slave, M. Edouard Kardelj, aurait déclaré, à une session secrète récente de la Ligue des communistes slovènes : « L'opinion américaine est aujourd'hui accoutumée à la persécution religieuse en Yougoslavie. » « Les plus importants journaux n'en parlent plus... Et si les journaux de quelque cardinal ou archevêque en parlent encore, personne ne s'en soucie. »

Et l'article contenant ces lignes avait pour titre : « *Tito pense qu'il n'a plus rien à craindre des répercussions de sa politique anti-religieuse.* » Voilà qui est grave. Le monde occidental ne réagit plus à l'injustice. Il n'est plus conséquent avec lui-même et avec ses déclarations les plus hautement proclamées. S'il en est ainsi, on ne comprend guère que ce monde se dise encore « le pays de la liberté » ! C'est ce qui ressort avec force des documents publiés dans son n° du 30 juillet 1954, par le journal *Nouvelles de la Chrétienté*, ou *Civitec*.

Si nous ne pouvons donner ici une analyse détaillée de cet important numéro, je voudrais du moins en présenter l'essentiel. Il a pour titre : « *Le Martyrologe de l'Eglise yougo-slave.* » Ce martyrologe ne contient pas seulement le nom glorieux du cardinal Stepinac. Mais le sommaire du journal en question contient les noms suivants :

« En Slovénie, l'exil de Mgr Rozman ; les procès successifs de Mgr Vovk ; vexations contre Mgr Dreznik ; assassinat de l'abbé Buselic et attentat contre Mgr Ukmar ; procès et emprisonnement de Mgr Ciule ; exil de Mgr Saric et mort de Mgr Garic ; insultes et coups à Mgr Celik et à son secrétaire ; affronts et sacrilèges à Belgrade ; les obstacles les plus inattendus entravent le ministère des évêques. »

Cette simple énumération n'est-elle pas une révélation lamentable ? L'Occident peut-il assister à de pareils attentats sans protestations ? Ne méritons-nous pas l'inculpation de pharisaïsme, si nous faisons silence autour de tant de crimes ? Est-il possible que tant d'horreurs puissent être perpétrées sous le simple voile d'une confusion de la persécution avec la lutte politique ?

Nous savons bien que le régime Tito a toujours prétendu qu'il n'avait frappé en Mgr Stepinac que l'homme politique et non l'homme d'Eglise. Mais à supposer que cela soit exact, est-ce que dans le camp qui s'appelle « camp de la Liberté », il va être admis qu'un homme politique peut être persécuté pour ses opinions ? Le droit de dire *non* au gouvernement régnant n'est-il pas de l'essence même de la démocratie ? Qu'en pense-t-on aux U. S. A. ?

Sans doute, Tito et les communistes yougoslaves ont fait du chemin depuis les méthodes persécutrices des cannibales polynésiens, mais ils témoignent d'un esprit qui n'est pas substantiellement différent et leur haine du christianisme n'en est que plus raffinée, plus dangereuse, plus inhumaine et plus satanique. Au surplus, comme le fait remarquer *Civitec*, dans le dossier que nous avons signalé,

« beaucoup plus simple est le cas des autres évêques et, avec eux, de la masse des prêtres et des fidèles de Yougoslavie. »

On ne peut vraiment pas les accuser d'avoir mêlé politique et religion. Ils n'ont fait que leur devoir de pasteurs des âmes. La persécution est, à leur égard, sans excuse. Et si elle a changé de forme, elle n'en continue pas moins.

Elle a traversé jusqu'ici trois périodes principales :

— 1° *Phase de la terreur.* — C'était avant que Tito se fût dégagé de la servitude russe. Tito refoulait les occupants allemands. Le nouveau régime avait installé partout ses « comités populaires ». L'armée soviétique avançait victorieusement en Autriche. Les maquis communistes faisaient irruption dans les villes. Ils faisaient ce que certains n'auraient pas manqué de faire chez nous, s'ils n'avaient été arrêtés en cours de route. Ils s'efforçaient de faire croire que les catholiques étaient complices de l'ennemi. Ils persécutaient la religion, sous le couvert du patriotisme. Nos communistes, eux aussi, ont bien tenté de s'attribuer le monopole du patriotisme. Mais ce qu'ils ont manqué en France, ils l'ont réussi en Yougoslavie. Aussi, y eut-il, dans ce malheureux pays, d'affreux massacres dont l'histoire ne doit pas perdre le souvenir. Dès le 20 septembre 1945, donc trois mois seulement après la fin de la guerre, une lettre pastorale des évêques catholiques dénonçait l'exécution de plus de 500 prêtres, condamnés, pour la plupart, sans jugement, ou après une comédie judiciaire inadmissible, et sauvagement massacrés !

Ce fut le premier acte.

— 2° *Phase des lois d'exception.* — Une seconde

phase fut marquée par des lois de persécution, frappant surtout les communautés religieuses. Il en était de la Yougoslavie comme du reste des pays communistes, alors et maintenant, en ce sens que la liberté des cultes était hautement proclamée, mais en fait odieusement et constamment violée. En dehors du culte, c'est-à-dire de ce qui est concédé en Russie à l'Eglise orthodoxe, toutes les activités pastorales — enseignement, œuvres de jeunesse, œuvres de charité — étaient interdites, sous prétexte d' « abus de religion ». Sous ce rapport, la pratique en usage en Yougoslavie était exactement ce que nous la voyons en Russie, en Pologne et dans les autres pays courbés sous le joug communiste.

— 3° *Phase de la persécution dirigée.* — Elle correspond à la période du rattachement de la Yougoslavie au monde occidental. Tito a secoué le joug de Staline. Il a eu un sursaut d'indépendance et n'a pas voulu de la sujétion dans laquelle gémissent les « satellites » de la Russie. Mais il n'a pas, pour autant, renoncé au communisme. Et il reste l'adversaire déclaré de la religion chrétienne, de toute religion. Seulement, il a dû mettre une sourdine à la persécution telle qu'elle était pratiquée jusque-là. Pour cela, il emploie une méthode d'une rare perfidie. Il a cherché à diviser le clergé. Il a réussi — le plus souvent sous la menace — à rallier un certain nombre de prêtres, qui ont accepté d'adhérer aux associations presbytérales créées par le régime mais contraires au droit canonique. Ces prêtres sont surnommés : *prêtres populaires* — un nom à retenir, pour le cas où, chez nous, le même coup serait tenté, comme le fait pressentir le nom de *progressistes* dont tout le monde connaît le sens précis. — Les « prêtres populaires », encore appelés « patriotes », jouissent d'une certaine faveur des autorités ; mais tous les autres, c'est-à-dire tous ceux qui sont fidèles aux lois de l'Eglise, sont l'objet de vexations qui, souvent, tournent à la violence.

Tout récemment, les pétitions présentées au maréchal Tito, par l'archevêque de Belgrade, Mgr Ujcic, afin d'obtenir un adoucissement du sort de l'évêque de Mostar, Mgr Ciule, sont jusqu'à ce jour, restées sans réponse. Or, cet évêque a été condamné en 1948, sans raison valable, à onze ans de prison !

Bref, « le gouvernement yougoslave rivalise avec les autorités communistes des autres pays au-delà du rideau de fer, dans la persécution contre l'Eglise catholique. »

On ne saurait protester trop vigoureusement contre ces odieuses méthodes. Le bilan des victimes de la persécution est d'une éloquence qui devrait provoquer une indignation universelle : depuis l'avènement du communisme, la Yougoslavie a perdu, par violence, 800 prêtres ; plus de 500 églises et chapelles ont été détruites ; le nombre des écoles catholiques supprimées dépasse 300. Le gouvernement titiste vient d'interdire les collectes d'aumônes dans les églises. Les fidèles offrant de l'argent pour la célébration de messes sont accusés de « prosélytisme anti-démocratique ».

« On apprend que, pour le seul premier trimestre de 1954, la police yougoslave a présenté 1.604 dénonciations contre des prêtres coupables d'avoir enseigné le catéchisme sans autorisation spéciale. En réalité, conclut *Civitec*, la vie catholique en Yougoslavie a pratiquement cessé d'exister sous forme d'organisation publique. »

C'est la descente aux Catacombes.

VI

Amoralisme littéraire

La *Revue de Paris* de septembre 1954 nous apporte, entre autres choses, un article de Philippe Hériat sur l'écrivain qui vient de disparaître, Colette, et dont les funérailles civiles ont été l'occasion d'une controverse aussi vive qu'inattendue. L'article est intitulé : *Colette, la femme cachée.* Il est pénétré d'émotion et d'admiration. Si je le cite ici, c'est uniquement pour relever la manière dont l'auteur, en son culte pour la disparue, cherche à la défendre du reproche d'*immoralisme*. Le passage mérite d'être cité, car c'est un réquisitoire à retenir contre le roman contemporain. Je me borne à recopier les lignes suivantes :

« J'espère, écrit M. Hériat, et de ma modeste voix j'ai hâte de le dire, qu'on fera très vite aussi justice d'un reproche souvent adressé à Colette, celui d'avoir choisi ses héros, ses décors et ses sujets dans un monde frelaté, et d'avoir exercé son génie verbal sur des conflits sans noblesse. Cette imputation d'amoralité, qu'ont exprimée et répétée depuis trente ans les critiques les plus doctoraux, comme ceux de la nouvelle école, ne m'a jamais convaincu. Chaque fois que je la retrouvais sous mes yeux, je ne pouvais m'empêcher de songer que, dans la même période, nous avions vu se succéder les œuvres de Gide, Mauriac, Cocteau, Céline, Anouilh, Sartre, Genêt, Druon, Hervé Bazin, Christian Mégret, Henri Calet, René-Jean Clot ; que les thèmes attitrés de ces écrivains considérables ou brillants étaient : l'immoralisme, la corruption de l'enfant, l'impureté, la haine en famille, le blasphème, le meurtre, le vol, l'avortement, le sadisme et le masochisme, la coprophilie et ses variantes, la drogue, l'attentat sur soi-même, l'onanisme et la prostitution gratuite, le plaisir en partie triple ou quadruple, la nymphomanie sénile ; je me disais que ces éléments avaient fini par composer le type du héros de roman de cette époque et sans que les censeurs de Colette, dans leur ouverture d'esprit, aient pris des mines si dégoûtées ; je me disais qu'en somme le « *je presse mon pus* » d'un romancier noir pouvait servir de mot d'ordre à trois générations d'auteurs, et qu'auprès de leur personnel romanesque, l'ingénue libertine, le fils trop veule de madame Peloux ou la tendre Léa, trop attachée à son « fléau chéri » faisaient figure assez saine. »

N'ai-je pas raison d'appeler cette page un réquisitoire ? Si je comprends bien, cela revient à dire : Vous vous plaignez de l'amoralisme de Colette ? C'est que vous n'avez rien lu de ce qui fait fureur aujourd'hui et depuis un demi-siècle ! Elle est sale et amorale, si on la considère, elle est propre et saine si on la compare ! Et l'on ne pouvait rien dire de plus sévère pour la littérature de roman de notre époque démoniaque. Si la faveur du public va à l'ordure, c'est que nous sommes tombés bien bas. Les villes où nos romans nous invitent à les suivre se nomment Sodome et Gomorrhe !

VII

Le baptême de Littré

Il a paru, dans *Clergé de France*, organe des *Prêtres Anciens Combattants*, sous la signature de

Léon Delacour, en avril 1954, un article que je trouve reproduit dans *Civitec* du 21 mai dernier. Cet article a pour sujet « *La Conversion et la mort de Littré* ». Les histoires de la littérature, les dictionnaires tels que le *Larousse du XX^e siècle*, ou l'*Enciclopedia cattolica* ne parlent pas de cette conversion. Mais elle était formellement attestée dans le *Dictionnaire pratique des Connaissances religieuses*, au mot Littré, sous la signature d'Eug. Lenoble, dans les termes suivants :

« Littré avait été élevé en dehors de toute idée religieuse et n'avait même pas reçu le baptême ; mais il n'était pas un sectaire ; les derniers événements de sa vie le montrèrent, puisque, avant sa mort, survenue en 1881, il se rapprocha de la religion dont il s'entretenait volontiers avec l'abbé Huvelin. Sa femme le baptisa même *in extremis*, et ce ne fut pas, semble-t-il, sans quelque assentiment de sa part. »

Et le *Dictionnaire* cite, comme référence, *L'Ami du Clergé*, de 1920 (p. 157-158), qui avait reproduit une lettre de M^{lle} Littré, la fille du philosophe, publiée dans *le Temps* du 30 décembre 1919. Cependant, il subsistait quelques doutes sur cette conversion et sur ce baptême. MM. Bédier et Hazard, dans leur *Histoire de la Littérature française* (II, p. 237) ont écrit :

— « Des renseignements un peu incertains et très discutés permettent de croire que, peut-être pour complaire aux siens, le chef intransigeant du positivisme a fait, à son lit de mort, un geste de retour vers l'Eglise. »

Et ils s'appuient, pour parler ainsi, sur deux articles de P. Hyacinthe-Loyson : *Mémoires inédits de mon père sur la mort de Littré*, dans *Grande Revue*, janvier 1920, et *La Conversion et la Mort de Littré*, dans le *Correspondant* du 25 septembre 1920.

Or, M. Léon Delacour, dans son article que nous analysons, verse aux débats un document décisif. C'est une lettre adressée à son propre grand-père maternel, M. Aimé Bonfils, un catholique fervent, par le célèbre et vénérable abbé Huvelin, dont la sincérité, l'expérience profonde, l'exactitude ne sauraient être mises en doute.

Cette lettre était restée jusqu'ici confidentielle mais sur le conseil de M. le chanoine Lancrenon, curé de la Sainte-Trinité, elle a été déposée, par les soins de M. le chanoine Leflon, professeur d'histoire à l'Institut catholique de Paris, dans les archives de cet Institut, comme « un document de premier ordre. »

Nous nous faisons un devoir de la reproduire ici en entier. On verra que le retour à l'Eglise et à la foi du philosophe positiviste Littré ne fut pas le moins du monde « le geste *in extremis* d'un vieillard inconscient », mais une conversion réfléchie et volontaire.

— « Je vous remercie beaucoup, écrit l'abbé Huvelin, de votre lettre au sujet de la mort chrétienne de M. Littré et du désir que fait naître en vous la triste bataille engagée autour de son tombeau, de voir publier quelques détails sur cette fin. Ce désir, Monsieur, mon cœur le partage ; je suis d'autant moins gêné pour le dire que j'ai été pour peu de chose dans le travail que Dieu a fait dans son âme. Je l'ai trouvé bien avancé déjà à la fin de novembre quand il m'a appelé auprès de lui comme prêtre. Pendant six mois, je n'ai fait que le suivre, car c'était un esprit qui ne se persuadait que par les raisons qu'il avait trouvées lui-même ; il avançait lentement, sûrement. Sa contrition, sa confession, son humilité ont été admirables ; il ne m'entretenait absolument que de son âme, de ses luttes et du travail à la fois douloureux et consolant qui s'opérait en lui. Je ne le pressais pas, croyant avoir plus de temps devant moi que je n'en ai eu, et parce que je le voyais arriver à toutes choses par le mouvement même de son esprit et de son cœur.

J'ai recueilli ses paroles textuelles ; j'en ai composé quelques pages, mais je ne puis rien publier sans l'assentiment de Madame et de M^{lle} Littré. Je pense pourtant que cette publication se fera et qu'elle montrera combien le travail de la grâce a été fort et comme cette âme a répondu droitement et sincèrement à l'action de Dieu.

Les dernières paroles que j'ai entendues de M. Littré ont été celles-ci : « J'aimerais mieux n'avoir été rien de ce que j'ai désiré être et de ce que j'ai été, et n'avoir pas péché ! »

Ce n'est pas moi qui l'ai baptisé. Je ne lui ai parlé du baptême que la veille de sa mort. C'est sa femme qui l'a baptisé une demi-heure avant qu'il mourût. Il avait sa pleine connaissance et son assentiment a été complet. Je suis arrivé comme il venait de mourir.

M. Littré, fils d'une mère protestante, s'était marié à l'église, comme protestant, en prenant l'engagement d'élever ses enfants dans la religion catholique ; voilà pourquoi il n'a pas eu à produire d'acte de baptême. C'est lui qui a voulu le service religieux.

M. Littré devait conserver toute sa vigueur d'esprit ; jamais il n'a été exercé sur lui la moindre pression ; il recevait, ou se refusait à recevoir qui il voulait ; ceux qui l'ont approché, comme M. Barthélemy Saint-Hilaire, peuvent rendre témoignage de sa parfaite lucidité jusqu'au dernier jour et de son entière indépendance.

Je vous prie, Monsieur, de garder cette lettre pour vous et de la détruire quand vous l'aurez lue. Je vous l'ai écrite parce que la vôtre m'avait ému et que les sentiments qu'elle exprime m'ont fait juger que vous recevriez ces détails avec plaisir ; ils seront comme un soulagement pour votre conscience.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur. »

Signé : L'abbé Huvelin, lundi 20 juin 1881.

La date que l'on vient de lire au bas de cette lettre capitale, est intéressante, si l'on se rappelle que Littré, né le 1^{er} février 1801, à Paris, était mort dans la même ville, le 2 juin 1881. Il y avait donc exactement 18 jours qu'il était mort, quand l'abbé Huvelin formulait son témoignage dans les termes qu'on vient de voir.

La cause est donc entendue : Littré s'est librement converti, après un mûr examen, avant de mourir et il est mort dans d'admirables sentiments de pénitence et de foi. Il est mort baptisé et purifié de toutes ses fautes, une demi-heure avant de paraître devant Dieu. Récompense, peut-on penser, d'une grande droiture et d'une totale sincérité.

VIII

Les fouilles de Mari

En nous rendant aux fouilles de Mari, nous faisons un bond de 5.000 ans dans le passé.

Mari ? Qu'est-ce que c'est que cela ? direz-vous. — *Sic transit gloria mundi !* Mari fut une brillante capitale. Mari fut un centre d'art et de culture. Et seuls les spécialistes, de nos jours, savent où se trouve son emplacement. Prenez une carte de ce qu'on nomme *Le Croissant fertile*, par exemple celle qui se trouve à la p. 13 de l'ouvrage si connu

de Daniel-Rops, *Histoire Sainte, le Peuple de la Bible*, qui en est à sa 375e édition. Jetez un regard sur l'Euphrate, remontez son cours, depuis Our, la cité d'Abraham, avant son exode, par Ourouk, Babylone. A quelques 350 km au nord-ouest de cette dernière ville, toujours sur l'Euphrate, vous trouverez Mari. Mais bien que sur la carte indiquée, elle soit située sur la rive gauche, elle était bâtie, en réalité, sur la rive droite. Elle se trouvait donc sur la route caravanière du Sinéar au Liban, c'est-à-dire du golfe Persique à la Méditerranée.

Le grand spécialiste de Mari est André Parrot qui a publié naguère un livre intitulé : *Mari, une Ville perdue* (Paris, 4e édition en 1948). Et c'est précisément lui qui, dans la *Revue de Paris* de septembre 1954, intitule un article : « *A Mari, il y a cinq mille ans* ». Il y rappelle d'abord que les fouilles françaises sur l'emplacement de cette ville, au lieu appelé actuellement *tell Hariri*, en territoire syrien, non loin de la frontière de l'Iraq, commencèrent dans l'hiver 1933-1934, il y a exactement vingt ans. Ce fut une statue mutilée, découverte par hasard par des Bédouins, qui fut l'occasion de ces fouilles. Au bout de quelques semaines de terrassements, les pioches tombèrent sur un sanctuaire bourré d'ex-voto, et sur l'un d'eux se trouvait une inscription qui donnait la certitude que telle Hariri n'était autre que l'antique Mari.

On savait — les spécialistes savaient — qu'il y avait eu autrefois une ville appelée Mari, et que cette ville avait été rasée par Hammurabi, roi de Babylone, au 33e an de son règne. Avant Hammurabi, on savait que Mari avait eu six rois en 136 ans. Mais les fouilles ont abouti à des résultats inattendus. Elles ont été menées durant 9 campagnes successives, coupées par la guerre. La dernière est d'octobre à décembre 1953.

« De la ville retrouvée, écrit André Parrot, plusieurs quartiers ont été entièrement déblayés, avec non seulement des maisons et des résidences privées, mais avec plusieurs temples et un gigantesque palais, dont la superficie dépasse deux hectares et demi et qui comptait plus de trois cents chambres et cours. »

On a trouvé là des trésors d'art, conservés aux musées de Damas et d'Alep et dans une salle du Louvre. De plus, on a découvert environ 20.000 tablettes, dont 15.000 sont des contrats, des textes divinatoires ou des comptes, mais dont 5.000 contiennent les archives diplomatiques du royaume. Ces archives en écriture cunéiforme sont en cours de déchiffrement sous la direction du professeur G. Dossin, et six volumes en ont déjà paru, en traduction, sous le titre *Archives royales de Mari* (Imprimerie nationale).

A l'aide de tous ces documents — objets inventoriés par milliers et tablettes — on peut désormais se faire une idée précise de la vie dans la cité.

Mari, d'après cela, connut deux périodes d'éclatante prospérité : la première « il y a cinq mille ans », c'est-à-dire au début du IIIe millénaire av. J.-C., la seconde, 1000 ans plus tard, au début du IIe millénaire. Elle fut brusquement anéantie par une guerre perdue et un vainqueur impitoyable, aux environs de 1750 av. J.-C.

Qu'on remarque bien cette date donnée par André Parrot. Elle modifie quelque peu la chronologie admise jusqu'ici pour Hammurabi. Dans l'ouvrage cité plus haut de Daniel-Rops, Hammurabi est situé vers 2.000 avant notre ère, et Abraham, à la même époque. Or, les découvertes faites à Mari obligent à modifier toute la chronologie admise jusqu'ici pour l'Orient antique. Hammurabi fut contemporain de Samsi-Adad Ier, qui régna selon W. F. Albright, de 1748 à 1716 (ce qui fixerait le règne d'Hammurabi de 1728 à 1686) et selon Sidney Smith, de 1812 à 1789 (ce qui relèverait le règne d'Hammurabi de 1792 à 1750). Il semble qu'André Parrot ait adopté cette dernière date. Mais cela même rajeunit Hammurabi de 250 ans et peut-être aussi Abraham.

Des deux périodes de gloire de Mari, c'est sans doute la première qui fut la plus brillante. On a été, dans les fouilles qui la concernent, de surprise en surprise. Toutes les pièces découvertes dénotaient une qualité que l'on ne s'attendait pas à rencontrer à une date aussi lointaine que la période dite présargonique (Sargon vers 2.400 av. J.-C.). Plusieurs statues : « l'intendant » Ebih-il du Louvre, le « meunier » Idi-Narum, la déesse Ishtar, le « couple enlacé » du musée d'Alep, attestaient une perfection technique jointe à une élégance de lignes qui causèrent un premier étonnement.

« Tout ce que nous savions de la statuaire sumérienne archaïque, écrit A. Parrot, se trouvait bouleversé. Maîtrise et réalisme, élégance et exactitude, il fallait porter tout cela au crédit des ateliers mariotes. »

Tel était le bilan obtenu déjà avant la guerre. Mais ce fut après la guerre que les grandes découvertes se produisirent. En décembre 1951, on dégagea une *Ziggurat* archaïque. Daniel-Rops, résumant avec clarté les travaux antérieurs, a très bien décrit ce que l'on doit entendre par *Ziggurat* ou *Ziggourat*. Ce n'est autre chose qu'une tour gigantesque, dans le genre de la *Tour de Babel*, dont parle la Bible.

Cette *Ziggurat* de Mari était entièrement construite en briques crues, séchées au soleil, mais ses fondations cyclopéennes étaient formées de dalles de pierre superposées d'une hauteur de trois mètres. L'un des côtés de la tour mesurait près de 40 m. Elle se dressait non seulement au-dessus d'un quartier, mais au-dessus de la cité entière, qu'elle dominait comme un phare. C'était avant tout un édifice religieux, mais elle a pu servir aussi pour des transmissions de messages :

« Cependant, écrit A. Parrot, sa fonction profonde, c'était d'assurer cette liaison entre la terre et le ciel, d'être ce pont lancé d'une rive à l'autre, pour qu'entre hommes et dieux les échanges soient assurés. C'était une question de vie ou de mort. Sans la divinité, aucune fertilité n'était concédée au pays ; avec elle, au contraire, l'existence pouvait se dérouler dans ses phases normales, les moissons suivant obligatoirement les semailles, celles que l'homme renouvelle ici-bas sans se lasser, puisqu'il est né pour donner la vie à d'autres et que le grain de blé ne peut donner un autre épi qu'après une destruction totale. Chaîne sans fin, à laquelle la mort n'arrive même pas à mettre un terme, puisque au moment même où la faux frappe, des berceaux se peuplent et la flamme s'élève, car elle a déjà été transmise. »

Notre article décrit ensuite les statues découvertes et par lesquelles on a pu connaître le per-

sonnel régnant à Mari. Mais ce qui nous intéresse ici surtout ce sont les conclusions d'A. Parrot au sujet du comportement religieux des habitants lointains de Mari.

« Dans leur comportement vis-à-vis des divinités, dit-il, ces gens mettent beaucoup plus de confiance que nous ne pensons généralement. »

En effet, les dieux découverts n'ont pas du tout l'aspect rébarbatif que l'on s'imagine souvent. Ils ne semblent pas avides de sang ni de vengeance. L'iconographie de Mari nous montre face à face des fidèles et des dieux à l'abord bienveillant. Les déesses Ishtar et Ishtarat ont un visage accueillant. On dirait des madones d'aujourd'hui. Chose curieuse, Ishtar déesse de l'amour était aussi déesse de la guerre. Et elle avait des rivales du même nom chez les rois du voisinage. Ce sont des adorateurs d'Ishtar qui ont détruit le sanctuaire d'Ishtar de Mari, une première fois en 2.400 et une seconde fois, vers 1750 ! Mais « les rois adoraient des divinités portant le même nom, tout en étant convaincus que seule était valable la leur, celle de leur cité. » La religion demeurait celle de la cité close et ne deviendrait celle de la cité ouverte qu'avec Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, les fouilles de Mari peuvent compter au nombre des plus fécondes et des plus instructives de ces dernières années et elles se sont montrées fructueuses jusqu'au bout. A. Parrot écrit en effet :

« En 1938, le temple de Ninhursag nous avait abandonné quelques fragments appartenant à une décoration (rappelant un dénombrement de captifs)... Mais en novembre et décembre 1952, la récolte a dépassé en importance tout ce qui avait été ramassé précédemment. Plus de deux cents éléments en ivoire ou en coquille ont été recueillis dans le temple d'Ishtarat, appartenant à plusieurs panneaux, dont il n'est plus possible de retrouver l'ordonnance, tant la destruction en a été minutieuse. Tout au plus, sur les plaquettes découpées d'une main très sûre par des artistes particulièrement adroits, retrouvons-nous des personnages faciles à identifier — soldats au combat, chars, prisonniers, adorants, fonctionnaires, artisans — dont nous ne pouvons plus définir l'emplacement originel, même si nous comprenons encore la fonction qui leur était impartie. »

Mari fut donc, cela est certain, une ville de grande richesse, de grande beauté, de commerce prospère. Mais elle était placée de manière à tenter l'avidité des conquérants. Elle était trop glorieuse et trop fière pour aliéner son indépendance sans résister à outrance. Elle devait donc connaître un sort tragique. « Une fois de plus, les vainqueurs ne surent pas dominer leur victoire. »

Et A. Parrot conclut non sans mélancolie :

« Au bilan de l'histoire et au débit de ces inconnus criminels, nous inscrivons cette destruction impitoyable, qui n'épargne pas plus les choses que les hommes. *Homo homini lupus*. C'est la dernière leçon que nous laisse la contemplation de ces murs calcinés, de ces statues en miettes. Révélation de l'homme antique, dont on aimerait savoir si, après cinq mille ans, celui de l'homme moderne n'a pas connu quelque amélioration... »

Oui, hélas ! Nous en sommes à nous demander si l'humanité n'en est pas revenue à cette fureur d'autodestruction qu'elle connut il y a des millénaires !

IX

Dénombrement spirituel

Dans ma dernière Causerie, j'ai résumé les résultats du dénombrement opéré à Lyon et dans la région lyonnaise, le dimanche 21 mars dernier, au sujet des assistances à la messe dominicale. Mais cette opération n'est pas un fait isolé. Elle fait partie d'un plan d'ensemble, qui nous est fort bien décrit dans *Ecclesia* (de Daniel-Rops) au n° de septembre 1954, sous le titre suivant : « *L'Eglise compte ses fidèles : Pourquoi? Comment?* »

Cet article nous rappelle que l'initiateur de ce recensement fut, dès 1929, Mgr Grente, alors évêque du Mans, mais depuis promu archevêque sur place à titre personnel, plus récemment cardinal, et par ailleurs membre de l'Académie française.

« L'enquête qu'il fit mener dans tout son diocèse et qu'il publia, accompagnée de tables et de graphiques éloquents, demeure un modèle du genre. »

Il y avait eu, du reste, des essais en Allemagne, depuis 1908, puis en Angleterre. Mais aucun d'eux n'avait revêtu la même ampleur ni la même précision.

A partir de 1931, ce fut un professeur de la Faculté de Droit de Paris, Gabriel Le Bras, actuellement président de la Section des Sciences politiques à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, et conseiller du ministre des Affaires étrangères pour les questions religieuses, qui prit la chose en mains. Il lança dans la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* l'idée d'une vaste enquête, diocèse par diocèse, de la pratique religieuse, en France. Le but à atteindre était de connaître ce qui restait de la « vitalité religieuse et sociale du catholicisme français ».

Il a publié, en deux volumes — 1942 et 1945 — une *Introduction à l'Histoire de la Pratique religieuse en France*. C'est à ce mouvement qu'il faut plus ou moins rattacher le « terrible et nécessaire petit livre des abbés Godin et Daniel : *La France, pays de Mission?* » et aussi l'ouvrage du chanoine Boulard : *Les Problèmes missionnaires de la France rurale*. L'enquête se poursuit. Elle commence à permettre des conclusions.

« Que disent les chiffres ? écrit *Ecclesia*. Ils font apparaître des réalités qui ne sont pas toujours très agréables ni consolantes, mais qu'il faut savoir regarder en face. Dans les grandes villes, de France, la pratique religieuse semble atteindre un maximum de 25 % dans les « bonnes paroisses »... mais peut, dans certains quartiers, tomber à 5 % ou à 6 %. Cela ne permet évidemment pas de déclarer, comme certains le font allègrement que la France est devenue tout entière un pays athée, une « terre de Mission », mais cela exige quand même qu'un effort d'évangélisation soit entrepris. »

Disons tout de suite, avec *Ecclesia* toujours, que la situation est un peu meilleure dans les campagnes que dans les villes. Le chanoine Boulard a publié à ce sujet, en 1947, une carte qu'il a révisée en 1952. Il en résulte que le tiers du pays environ appartient à ce qu'il appelle la première catégorie, celle de l'observance régulière. La dernière catégorie, celle des « détachés » ne correspond qu'à des zones très limitées, couvrant environ 4 % seulement du territoire. Tout le reste est occupé par des « conformistes » qui « gardent

encore un fond solide d'observances chrétiennes et de respect de leur foi, même s'ils ne sont pas extrêmement forts sur la pratique. »

En somme, cela ne donne pas l'impression d'un pays athée !

Cependant, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les pays catholiques voisins du nôtre. Ce qui nous permet de le faire, c'est article paru dans *Ecclesia* (non plus celle de Daniel-Rops, mais celle de Madrid), en date du 24 juillet 1954 et portant sur la statistique du diocèse de Bilbao. L'auteur du rapport pour Bilbao est l'évêque en personne, Mgr Casimir Morcillo. Il expose avec détail les bases de son calcul et les raisons des chiffres très étudiés qu'il fournit. Il essaie, lui aussi, de comparer les résultats de son enquête avec ceux des autres diocèses, en pays étranger, et c'est à lui que j'emprunte les chiffres suivants : le diocèse de Mantoue, en Italie , a donné sa statistique, en 1950. Elle portait sur une population de 370.438 habitants. Et le nombre des pascalisants enregistré a été de 60 %, soit plus de 220.000. En Allemagne, le diocèse de Fulda avec une population de 784.136 habitants, a donné un pourcentage de 59,7 %, et celui d'Aix-la-Chapelle, dont la population est de 1.190.217, un pourcentage de 55 %.

Il s'agit évidemment ici de diocèses particulièrement catholiques, comme il s'en trouve chez nous en Bretagne ou au pays basque. Mais ces chiffres sont réellement impressionnants, quand on les compare à ceux de nos diocèses plus ou moins négligents ou même partiellement déchristianisés.

A Bilbao, les chiffres sont du même ordre que ceux de Mantoue, Fulda et Aix-la-Chapelle. Le précepte de la messe dominicale est observé par 284.634 fidèles et celui de la communion pascale par 323.766. Par rapport à la population totale, le pourcentage ressort, pour la messe, à 55,81 % et pour la communion pascale, à 62,77 %. Il y a donc, en faveur de ce dernier précepte, un surplus de 6,96 %. Une différence toute semblable existe dans les autres diocèses mentionnés. Mais à Mantoue le pourcentage des pascalisants l'emporte de 22 % sur celui des assistants à la messe. Au contraire, à Fulda, la différence n'est que de 4,7 % et à Aix-la-Chapelle, de 2,3 %. Il est aisé de comprendre que les pascalisants qui ont plusieurs semaines pour accomplir leur devoir soient plus nombreux que ceux qui sont recensés, un dimanche parmi les autres, pour la messe du dimanche.

Mais à Bilbao, toutes les régions n'ont pas la même ferveur. Une carte très soignée du diocèse fait ressortir qu'il existe des contrées — environ un sixième du diocèse — où la pratique oscille entre 90 et 100 %. Dans une région restreinte elle descend par contre à 40 ou 50 %. On compte en tout dans le diocèse, 34 paroisses dont le pourcentage dépasse 85 %, et parmi ces paroisses privilégiées, il en est une de Bilbao. Douze paroisses ont un nombre de pascalisants supérieur à 100 %, ce qui peut paraître extraordinaire, mais s'explique par le fait que ce sont des paroisses, pour la plupart, qui sont des lieux de pèlerinage, ou qui se trouvent placées de telle façon qu'elles attirent la population davantage. C'est le cas de St-Nicolas-de-Bilbao, dont le pourcentage de pascalisants, par rapport à la population normale est de 117,65 et celui des assistances à la messe, de 100,31.

Si maintenant, on jette un coup d'œil sur les 33 paroisses du diocèse dont le pourcentage est inférieur à 40 %, on constate que, selon l'expression de l'évêque, « le clocher se dresse parmi les cheminées d'usine ». Rien de plus triste que cette constatation. Même en pays profondément catholique, dès que l'usine est présente, la pratique religieuse est en baisse. On trouve, au diocèse de Bilbao, des paroisses « ouvrières » dans lesquelles l'accomplissement du devoir pascal descend jusqu'à 13,90 % ou 15.90 %, 17,17 %, etc. Ce sont les paroisses les plus déchristianisées du pays. Si l'on compare la pratique masculine et féminine, il appert que, comme partout, les femmes l'emportent sur les hommes. En effet, il y a eu, pour les pâques, 185.544 femmes contre 137.714 hommes. Les femmes ont un avantage de 13,68 % sur les hommes. A Mantoue, l'avantage des femmes atteint 22 %. A Bilbao, on signale cependant un archiprêtré, dans lequel les femmes ne l'emportent sur les hommes que de 1,13 %. A Bilbao même, l'avantage des femmes est de 17,81 %.

Toutes ces statistiques, comme le fait remarquer très justement l'évêque de Bilbao, seraient bien inutiles, si elles n'aboutissaient qu'à une connaissance stérile des faits. Il faut qu'elles soient le point de départ d'un redoublement de l'esprit apostolique au sein de l'Eglise.

X

Les anglicans et la dévotion mariale

Dans la revue espagnole *Ecclesia*, le R. P. J.-M. Diaz de Rabago, jésuite, essaie de répondre à la question suivante : « *Les Anglicans reviennent-ils à la dévotion envers la Vierge?* » et il prend, dans le n° du 14 août, le titre suivant : *Angleterre, Douaire de Marie ;* ce titre est un rappel d'une vieille expression historique : *England, Dowry of Mary.*

On sait ce que veut dire ce mot de *douaire :* juridiquement, c'est la part des biens qu'un mari assigne à sa femme, pour le cas où elle lui survivrait. Pour comprendre la portée de cette expression, il faut se reporter au droit médiéval. Actuellement, la dot est ce que la femme apporte à la communauté matrimoniale dans laquelle elle entre. Mais le *douaire*, au Moyen âge, comme dans le vieux droit romain, était une portion du patrimoine de l'époux, qui était déclaré inaliénable, intangible, et qui était réservé à l'épouse, en cas de veuvage. Or, ce fut justement dans ce sens ou dans un sens analogue, que le roi Edouard III, en plein XIVe siècle, proclama l'Angleterre « douaire de Marie ». Il entendait par là accomplir un acte juridique, établissant l'Angleterre, propriété inaliénable et intangible de la Vierge, une propriété dont elle ne pouvait légalement être dépossédée. Il s'ensuivait, selon les concepts du temps, que tous les enfants de cette terre, tous les habitants nés dans l'étendue de ce douaire, étaient les vassaux, les sujets de Marie. Et le roi Edouard ne fut pas le seul à proclamer ce domaine marial sur l'Angleterre — notons qu'il ne s'agit pas alors de l'Ecosse, ni de l'Irlande — mais Richard II, son petit-fils et successeur, qui régna de 1377 à 1400, renouvela l'acte de son grand-père et offrit sa couronne à Marie. De la sorte, l'expression : « Angleterre,

douaire de Marie », devint populaire et fut reconnue dans toute la chrétienté.

On peut donc dire que l'Angleterre a été un pays « marial » entre tous les autres. Il suffit pour en fournir la preuve, de rappeler qu'avant la soi-disant « réforme » d'Henri VIII, il y avait en Angleterre, sans y comprendre ni l'Ecosse, ni le Pays de Galles, 1640 églises dédiées à la Vierge. Rappelons aussi qu'après l'Irlande, l'Angleterre avait été le second pays chrétien à célébrer la fête de l'Immaculée-Conception. Le grand théologien de ce dogme, bien longtemps avant sa proclamation avait été un Anglais, un maître de l'université d'Oxford, Duns Scot.

Serait-il possible que les Anglais aient oublié toutes ces gloires ? L'auteur de l'article que j'analyse dit ses impressions, dans la visite qu'il a faite récemment des grands sanctuaires anglicans.

« Durant les quelques mois que j'ai passés en Angleterre, écrit-il, j'ai vu un bon nombre d'églises anglicanes. J'ai pu assister même à une messe solennelle, au jour des Morts. Elle était célébrée avec diacre et sous-diacre, et les chants étaient en grégorien. Une autre fois, j'ai vu une messe de Carême, célébrée en ornements romains, comportant *Agnus Dei* et Communion, mais toute dite en langue anglaise. J'ai vu d'autre part, un confessionnal dans lequel les ministres anglicans exercent leurs pouvoirs « judiciaires » du tribunal de la Pénitence, et les fidèles sont exhortés à s'y présenter. Dans une église, j'ai vu allumée la lampe du Saint-Sacrement, et tout auprès de l'autel, cet avis : « A genoux, il y a la Sainte-Réserve ». Au cours de mes visites, j'ai remarqué des avis concernant les messes et les jours de communion. Tout cela appartenait à ce qu'on appelle la Haute-Eglise, qui n'est pas une Eglise distincte, mais une portion de l'Eglise anglicane, laquelle comporte une grande variété d'opinions. »

De plus, il est facile de s'assurer qu'en tout cela, il n'y a pas seulement un ensemble de démonstrations extérieures, mais qu'il existe un groupe de fidèles pieux, recueillis, très sincères dans leur amour du Christ. Sans doute, l'Eglise romaine ne peut regarder comme valides les Ordinations anglicanes et elle a dit pourquoi, une fois pour toutes. Mais cette piété est tout de même impressionnante. Se rappelant donc ce que la Vierge avait été dans le passé pour les catholiques anglais, il est naturel de se demander si, au moins dans la Haute-Eglise, qui est, sur tant de points, revenue aux dévotions de son passé catholique, il existe un mouvement vers la piété mariale.

« Voyez, me disait confidentiellement un de mes bons amis anglais, écrit l'auteur que nous citons, les anglicans ne se convertiront que par la dévotion à Marie. »

Parmi les religieux catholiques anglais, que notre auteur a vus, il y en avait un qui devait être ordonné prêtre, dans quatre mois — il l'est peut-être actuellement — et sa première messe devait être offerte pour ses concitoyens anglicans, car il avait été des leurs et il compte encore parmi eux, ses amis les plus chers. « Il faut tant prier ! » disait-il, d'une voix étranglée par l'émotion. Il est naturellement un grand ami de la Vierge. C'est lui qui accompagnait l'auteur de l'article dans ses visites. Il le conduisit en particulier dans l'une des librairies religieuses les plus importantes d'Angleterre, la *Mowbray's Bookshop*, spécialisée dans les œuvres protestantes.

— « Nous demandâmes au vendeur, écrit notre auteur, des livres écrits par des protestants, ou des revues, sur la Vierge Marie. Ce fut pour lui un embarras. Après avoir longuement pensé, cherché, réfléchi, il nous offrit un tract intitulé « *L'Assomption de Notre-Dame* » qui était une réplique protestante à la définition romaine de ce dogme. Sur notre insistance pour avoir autre chose, il finit par nous dire : « Sur ce sujet, ceux qui en ont le plus, ce sont les catholiques ! »

Cet aveu fit sourire le jésuite espagnol, mais il vit que son grand ami, au contraire, était envahi par la tristesse. Ce dernier croyait, en effet, que les anglicans aussi avaient une grande dévotion à Marie. Comme ultime recours, ils demandèrent des livres de prières anglicans, pour les enfants. Il y en avait beaucoup. Tous très pieux et très expressifs. Mais en vain y cherchèrent-ils une prière à la Vierge ! Les livres étaient pleins de belles oraisons : à Dieu tout-puissant, à Dieu le Père, au Saint-Esprit, à Jésus Rédempteur, à Jésus Ami, à Jésus Frère, aux saints Anges, etc.

— « Et quoi ? pensais-je, ces petits n'ont donc pas de maman ? »

Dans une ou deux illustrations, on voyait bien en couleur la Vierge avec Jésus dans ses bras. Mais dans aucune, la Vierge n'apparaissait comme la Mère des enfants protestants ! « J'ai vu, ajoute le visiteur, des vies de saints pour enfants. Parmi elles figurent des martyrs et d'autres saints, surtout des Anglais. J'ai rencontré des vies de saint Pierre et des Apôtres. Mais pas une seule de la Vierge ! Oui, l'employé de la librairie avait raison : pour tout cela, il faut aller chez les catholiques ! »

Les anglicans ne sont donc pas encore revenus de cette objection puérile : la dévotion populaire à la Vierge faisait courir le risque d'attribuer à la Mère une place qui n'appartient qu'au Fils ! C'est l'évêque d'Exeter — anglican — qui, à une date récente, expliquait pourquoi la dévotion à Marie avait été sévèrement bannie lors de la soi-disant réforme.

C'est pour nous, remarque l'auteur de notre article, un sujet d'étonnement que de constater cette ignorance au sujet de la dévotion mariale. Le dernier des enfants de nos catéchismes sait ce que l'Eglise pense de la place réservée à Marie, dans notre foi et dans notre dévotion. Il n'y a pas le moindre danger que l'on accorde à Marie des honneurs dus à Dieu seul. Mais que « l'Etoile du matin » n'ait pas une place auprès de celui qui en a allumé la flamme au firmament spirituel, que la « Rose mystique » ne soit pas admirée, aimée, vénérée, quand on s'approche du créateur des « roses » de l'esprit et de l'amour, c'est ce qui confond l'imagination ! Il y a cependant, au sein de l'Eglise anglicane, un ferment trop puissant de piété, pour que le pas qui reste à faire, le pas vers Marie, le pas du retour au grand passé marial de l'Angleterre, ne soit pas accompli un jour.

Concluons avec le P. de Rabago, auteur de cet article :

« Unis à tous les catholiques anglais, les catholiques du monde entier devront invoquer l'intercession de la Vierge, pour nos « frères séparés » d'Angleterre, et spécialement pour ceux qui, en nombre et en influence, représentent le mieux la nation, afin qu'ils reviennent à leur dévotion mariale traditionnelle. »

XI

Renouveau catholique en Scandinavie

Combien y en a-t-il encore, hélas ! de ces pays dans lesquels a fleuri jadis le catholicisme et au sein desquels il a bien de la peine à renaître !

L'un d'entre eux est la Scandinavie. Et c'est le cœur plein d'espoir que l'on se porte vers un article comme celui de *Civitec* (*Nouvelles de la Chrétienté*) du 16 juillet 1954. En voici le sommaire : *Renaissance de l'Eglise dans les pays nordiques. Les Ordres religieux établis en Suède. L'enseignement religieux à l'école. L'Eglise suédoise est pauvre. Les grands courants théologiques au sein du protestantisme suédois. L'avenir de l'Eglise en Suède.* Tout cela est emprunté à la revue *America*, du 27 mars 1954, sous la signature du P. Richard M. Brackett, jésuite.

« L'année 1953, dit-il, marquera un tournant dans l'histoire de l'Eglise catholique en Scandinavie. Ayant subi dans les pays nordiques une éclipse totale pendant près de trois siècles, le catholicisme remonte la pente depuis les cent dernières années. »

Mais pourquoi l'année 1953 a-t-elle eu tant d'importance ? Pour quatre événements principaux : 1° en mars, la préfecture apostolique de Norvège centrale fut érigée en vicariat ; 2° en mai, le vicariat apostolique de Danemark fut érigé en diocèse ; 3° en juillet, le vicariat d'Oslo était érigé en diocèse ; enfin 4° le 7 novembre, Radio-Vatican annonçait que Pie XII avait élevé au rang de diocèse, le vicariat apostolique de Suède.

Reprenons par ordre chacun de ces événements. Comme on le voit, il ne s'agit pas seulement de la Suède, mais aussi de la Norvège et du Danemark, c'est-à-dire de tout ce que nous appelons la Scandinavie. En Norvège centrale donc, le nouveau vicaire apostolique, Mgr Johannes Rüth, résidera à Trondhjem. Il y a eu huit siècles, en 1953, que ce siège fut créé par le cardinal Breakspeare, le même qui devait être pape — l'unique pape anglais — sous le nom d'Adrien IV. C'était en 1153. En célébrant ce huitième centenaire, l'occasion était bonne pour l'érection de cette préfecture en vicariat apostolique.

Au Danemark, le premier évêque de Copenhague, depuis la « prétendue Réforme », comme disaient nos pères, est un bénédictin, Mgr Théodore Suhr. L'événement fut célébré magnifiquement, au 23 mai, jour de la Pentecôte, en 1953, par un Congrès catholique national, qui groupa 8.000 catholiques. Le discours radiodiffusé par le pape, en cette circonstance, fut le premier discours d'un pape adressé directement au peuple danois. Il se terminait par le souhait danois : *Held og lykke*, qui signifie : *Santé et bonheur.*

Le premier évêque de Stockholm depuis la Révolution religieuse du XVI^e^ siècle sera enfin Mgr Johannes Erik Miller, qui était vicaire apostolique de Suède, depuis 1923, et qui venait de célébrer ses noces d'or sacerdotales.

La loi sur la liberté religieuse, en Suède, est entrée en vigueur seulement le 1^er^ janvier 1952. Elle abolit les interdictions séculaires frappant les couvents et monastères en terre suédoise. Ces interdictions dataient de 1527, date de la révolution luthérienne. Les monastères étaient alors très nombreux en Suède, où ils s'étaient développés surtout depuis l'époque de S. Bernard de Clairvaux, mort, on le sait, en 1153.

Il existe actuellement onze Congrégations ou Ordres religieux en Suède. L'esprit qui a présidé à la nouvelle loi sur la liberté des communautés religieuses est franchement libéral. Il est plus important que la loi elle-même. Cependant, pour construire des couvents, l'autorisation du Parlement suédois, le *Rilksdag*, est exigée.

La Congrégation la plus ancienne et la plus nombreuse en Suède moderne est celle des *Sœurs de Sainte-Elisabeth.* Leur premier dispensaire fut fondé en 1864 et elles en ont fait construire d'autres, depuis lors, à Stockholm, Malmœ et Cravle. Elles ont aussi une unité hospitalière mobile, qui dessert le district de Norrkœping, à 160 km au sud de Stockholm. On les considère dans le pays comme des infirmières et leur donne le nom de *sœurs* qui est employé pour toutes les infirmières.

Il serait bien étonnant toutefois qu'en Suède il n'y ait pas des Sœurs de Sainte-Brigitte, la grande sainte suédoise, du XIV^e^ siècle. Effectivement, la Congrégation existe et elle est même la plus connue en Suède. La supérieure du couvent de *Wadstena,* Mère Elisabeth Hesselblad, fut précisément celle qui restaura l'Ordre de Sainte-Brigitte. On sait que la grande sainte — une prophétesse, pourrait-on dire — était morte à Rome, le 23 juillet 1373. La même année, son corps fut ramené à Wadstena, où, vers 1346, elle avait fondé un couvent de 60 nonnes, assisté d'un couvent de 13 prêtres-moines, avec 4 diacres, 8 frères lais. Tous ces chiffres étaient fixés par la règle et avaient un sens mystique, dans la pensée de la sainte. Mais le couvent de Wadstena fut, comme tous les autres — après tous les autres toutefois — fermé, en 1595. Mère Hesselblad a réussi à le faire revivre à partir de 1923. Le corps de sainte Brigitte, ramené de Rome, nous venons de le dire, par les soins de sa fille, sainte Catherine de Suède, est toujours vénéré à Wadstena.

Les autres Ordres ou Congrégations représentés en Suède sont les bénédictins, les franciscains, les dominicains, les jésuites. A une date toute récente — 1952 — il est venu des passionnistes d'Angleterre. Ils sont au travail en Dalécarlie. Deux jésuites, les PP. Gerlach et Hornung, résident à Upsal et organisent des rencontres d'étudiants des Universités. On sait que la Suède luthérienne est à la tête du mouvement œcuménique de réunion des Eglises. En août 1952, des conférences sur l'unité chrétienne furent tenues à Lund, et les P. Gerlach, jésuite, et Doyle, de l'archidiocèse de Boston, y représentèrent la pensée et les thèses catholiques. Les jésuites d'Upsal travaillent à constituer une Bibliothèque catholique à l'usage des étudiants. Il existe quelques écoles primaires catholiques, dirigées par des Sœurs de St-Joseph, des Sœurs de Notre-Dame, des Dominicaines, et quelques autres Congrégations. Je sais au moins un cas de merveilleuse conversion d'une brillante étudiante suédoise, qui semble avoir eu son point de départ au moyen de contacts avec des religieuses dominicaines. La jeune convertie, qui vient de rentrer de France en Suède, après s'être fait instruire en France, vient d'écrire qu'elle est devenue catholique et qu'elle est extrêmement heureuse, en dépit des oppositions qu'elle eut à vaincre dans sa fa-

mille. Détail très curieux, cette jeune étudiante, pendant son séjour en France, aux environs de Moulins, avait approfondi la spiritualité de sainte Thérèse de Lisieux — la « Petite Voie » — avec l'aide d'une catholique instruite et dévouée, de qui je tiens le fait. Or, elle avait à présenter, pour ses examens, en rentrant en Suède, un travail personnel, à son choix. Hardiment, elle choisit *La Spiritualité de sainte Thérèse de Lisieux*. Le jury — beau joueur — voulut s'informer de l'histoire de notre petite sainte. Et après avoir étudié la question, accorda à la jeune fille une bonne note d'examen !

Et maintenant, un peu de statistique : hélas ! les chiffres sont encore bien modestes : sur environ 7 millions d'habitants, il n'y a encore que 10.000 catholiques en Suède, soit environ un catholique pour 370 habitants ! Mais, en 1939, il n'y en avait encore que 6.000. Cette augmentation importante du nombre des catholiques s'explique moins par des conversions de Suédois que par l'afflux de réfugiés catholiques venant de Pologne, Allemagne, Tchécoslovaquie, Etats baltes, sous la pression du communisme persécuteur. Il suit de là que l'Eglise catholique de Suède est extrêmement pauvre et cette pauvreté est un grave obstacle à l'expansion du catholicisme. Le peuple suédois, resté à l'abri des guerres, est riche, il jouit de conditions de vie confortables et possède un niveau culturel élevé. Les Suédois attachent naturellement une grande importance aux apparences extérieures. Les catholiques aimeraient avoir des églises attrayantes. Les sectes protestantes, non-luthériennes, secourues par l'Amérique, surpassent les catholiques par la beauté de leurs temples, par leurs installations hospitalières ou scolaires.

L'avenir de l'Eglise catholique est donc plus souriant que jadis, mais reste difficile. On ne peut s'attendre dans un proche avenir à des conversions en masse. L'Eglise catholique ne fait que reprendre pied dans un pays jadis gouverné par le roi saint Erik, en 1181, et illustré par la grande sainte Brigitte. « Grande sainte Brigitte, patronne de la Suède, priez pour nous et pour les pays du Nord ! »

Précisons, en terminant cet exposé, que l'apôtre du Nord fut saint Ansgar — en français Anschaire — qui était d'origine picarde et fut premier évêque de Hambourg. Il avait été élevé dans notre célèbre abbaye de Corbie. Né en 801, il appartient à notre belle époque carolingienne. Il convertit la Cour de Suède et mourut à Brême, en 864 ou 865, et il fut canonisé, peu après sa mort, par le pape Nicolas Ier.

XII

Courants théologiques suédois

Nous ne pouvons quitter la Suède, sans essayer, toujours à l'aide de *Civitec*, reproduisant l'article d'*America*, indiqué au paragraphe précédent, de préciser les courants théologiques qui se distinguent au sein du luthéranisme suédois, religion très dominante du pays.

D'une façon générale, on peut dire que l'Eglise luthérienne de Suède vivait dans le sillage de l'Eglise luthérienne d'Allemagne, depuis le xvie siècle et jusqu'à la guerre de 1914. Mais après la défaite de l'Allemagne, le protestantisme scandinave semble avoir pris de l'influence dans le monde luthérien. C'est de nos jours en Suède, pour les luthériens, et en Suisse, pour les calvinistes, que se déroulent les controverses théologiques. Les trois grands théologiens protestants de l'heure actuelle sont en Suisse Karl Barth, néo-calviniste intransigeant, en Amérique, Reinhold Niebuhr, en Suède, Anders Nygren. La Suède possède quatre universités luthériennes de théologie, dont la principale est celle de Lund.

Anders Nygren est professeur de dogme à Lund. Il soutient que le catholicisme est contaminé par voie de « rationalisation » en raison d'une double « hellénisation » historique : le platonisme des Pères et l'aristotélisme des scolastiques. Il y a donc eu « falsification » des Evangiles. Le défaut fondamental du catholicisme serait d'être un compromis avec la pensée grecque. Luther, selon Nygren, aurait eu le mérite de redécouvrir le vrai christianisme.

Par ailleurs, de nombreux théologiens suédois prétendent démontrer que l'Eglise suédoise, à la différence des autres Eglises scandinaves, aurait conservé « la succession apostolique ». En 1948, le pasteur de l'église réformée française de Suède, Jean Hoffmann, a défendu cette théorie dans un livre intitulé : *La Réforme en Suède* (1523-1572), puis dans *La Succession apostolique*. Les manuels d'histoire en Suède ne présentent pas la soi-disant réforme du xvie siècle, comme une « cassure », mais comme un progrès de l'Eglise apostolique.

En Suède, comme partout ailleurs cependant, au sein du protestantisme, on distingue les deux tendances fondamentales : la tendance *libérale* (Schleiermacher, Harnack, étant ici les grands modèles) et la tendance *conservatrice* — toute récente — qui essaie de revenir à la Confession d'Augsbourg, à la pensée et à la liturgie catholiques. En somme, l'équivalent de l'opposition, en Angleterre, entre la *High Church* et la *Low* ou la *Broad Church*. La même distinction existe en Suisse. Le protestantisme suédois est bien obligé de constater la désaffection croissante du public à l'égard du christianisme, et c'est sans doute pour cela que l'*œcuménisme* est plus florissant en Suède qu'ailleurs !

La jeunesse intelligente de Suède, qui en a assez du scepticisme, et que les écrivains français catholiques comme Mauriac, Maritain, Bernanos, ont éveillée à l'inquiétude religieuse, est à la recherche d'une Eglise qui porte « vraiment témoignage du Christ » !

L. Cristiani.

P. S. — A la suite de mon article, dans la Causerie du 5 août, sur l'*Equipe volante rouge de Bologne*, j'ai reçu d'un très aimable lecteur, admirablement au courant de la question, toute une série de menues rectifications que je m'empresse de présenter ici :

1° Il ne faut pas parler de l'*Equipe volante rouge*, ce qui supposerait, dit mon correcteur, qu'elle est formée de criminels, car il y a eu dans le pays naguère une *Volante rouge*, circulant sur une automobile *rouge* et semant partout les attentats. Disons donc : *L'Equipe volante de Bologne*.

2° Cette Equipe est formée uniquement de religieux et non de prêtres séculiers.

3° Il n'est pas vrai que le diocèse de Bologne soit le plus *rouge* d'Italie.

4° L'opuscule de D. Bedeschi, au sujet des prêtres massacrés contient 52 noms et non pas 56.

Ce ne sont pas les « ouailles » certes qui les ont tués, mais ils ont été victimes tour à tour du fascisme puis du communisme. Ils n'étaient pas tous du diocèse de Bologne, mais de Bologne, 18 ; d'Imola, 6 ; de Reggio Emilia, 11 ; de Piacenza, 6 ; de Carpi, Faenza, Ferrare, Ravenne, un pour chaque diocèse.

5° Devant l'immense charité du cardinal Lercaro, la tactique des communistes a été d'envoyer par groupes, leurs enfants demander des secours, même sans en avoir besoin, en déclarant : « Tout ce que nous recevrons, nous, sera autant d'enlevé aux autres ; et les fonds du Cardinal ne sont pas inépuisables ! »

6° La réponse du cardinal à un provincial de religieux était bien assénée, mais le provincial n'avait pas tort non plus. Ce déploiement de missionnaires motorisés n'est pas sans péril pour la régularité religieuse et pour le bien spirituel des missionnaires eux-mêmes.

7° La lutte contre le communisme est l'un des objectifs poursuivis par le cardinal, mais non le seul, ni même le principal. Il veut avant tout suppléer à la pénurie du clergé paroissial, car il y a 40 paroisses sans prêtres. Les plus grands services sont rendus par la magnifique auto-chapelle que possède l'équipe. Activité précieuse, moins spectaculaire, ignorée des journalistes, mais plus fructueuse sans doute que tout le reste.

Merci de tout cœur au bienveillant informateur qui m'a permis cette mise au point.

L. C.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Messe « en l'honneur de... », ou « pour le repos de l'âme de... » ?

Q. — On lit fréquemment dans les journaux, et parfois dans des documents officiels émanant des autorités civiles, des annonces ou des compte rendus de messes célébrées « *en l'honneur de...* », ou « *en mémoire* » de soldats tombés sur un champ de bataille, etc. De telles formules sont-elles acceptables ?

R. — Ce sont là des formules très regrettables. La Messe n'est célébrée qu'*en l'honneur* des saints canonisés, *en mémoire* des martyrs ou d'un événement important, voire miraculeux, intéressant la vie de l'Eglise. Il en est de même d'une autre formule, qui tend à devenir fréquente, et qu'on utilise pour faire part du décès d'un tel, qui « s'en est allé à la maison du Père », alors que parfois il est de notoriété publique qu' « un tel » ne remplissait pas ses devoirs religieux ou autres et n'a reçu qu'une absolution ou l'extrême-onction alors que la mort avait déjà fait la moitié de son œuvre.

Il y a mieux ou pire. Un confrère nous envoie l'annonce, faite dans un journal, d' « une messe d'*actions de grâces* » qui doit être célébrée en l'église de X. « *à la mémoire de Y.* », « *pour le premier anniversaire de sa naissance au ciel* » (il s'agit d'un jeune homme d'une vingtaine d'années). Ici, c'est le style même du martyrologe qui est mis à contribution !

Certes, la reconnaissance patriotique et l'attachement familial sont des sentiments très louables en soi. Mais ils n'autorisent nullement de telles canonisations sans mandat. Certes encore, il est permis de ne pas désespérer du salut d'une âme qui, après une vie de péché, de scandale ou d'injustice, a pu être ressaisie par la grâce *in extremis*. Mais cet espoir ne doit pas être converti en certitude. Allons plus loin. Il y a de belles morts, où domine l'acceptation généreuse de la volonté de Dieu, une patience dans la souffrance, une confiance pleine d'amour dans la miséricorde de Jésus et l'intercession de Marie, qui semblent déceler avec une sorte d'évidence l'action de la grâce. Mais là encore, la perspective d'un temps de purgatoire avant l'admission « dans la maison du Père » ne peut presque jamais être écartée avec une sécurité complète, au point que la messe d'anniversaire soit une « messe d'action de grâces » pour « la naissance au ciel ».

Parler ainsi, c'est, sous l'influence d'un laïcisme larvé, avoir perdu « le sens du péché », perte qu'à plusieurs reprises a déplorée le Pape actuellement régnant ; c'est méconnaître l'infinie sainteté de Dieu devant qui rien de souillé ne saurait être admis ; c'est oublier que la faiblesse laissée dans l'âme par le péché originel, même effacé, et par ses conséquences psychologiques incline au mal tous les enfants d'Adam, et que les ravages causés par les péchés mortels et même véniels doivent être entièrement réparés avant l'entrée au ciel.

L'Eglise se montre bien autrement consciente des réalités surnaturelles. Elle n'*affirme* pas que les défunts pour lesquels elle prie sont sauvés ; elle *prie pour* qu'ils le soient. Elle ne fait pas célébrer la sainte messe pour *honorer* leur *mémoire*, mais pour attirer sur eux la miséricorde divine. Elle ne connaît pas la « messe d'action de grâces pour l'anniversaire » de leur trépas, mais elle a une « *Missa pro defunctis* » qui doit se dire en cet anniversaire « *pour le repos de leur âme* ».

Nous pensons qu'il appartient à nos confrères de détourner les chrétiens, avec toute la délicatesse requise, de l'emploi de telles formules, et de ne pas se permettre de les employer eux-mêmes. Car il ne faut jamais faire entorse à la vérité, fût-ce pour consoler une âme en peine. Il ne faut jamais non plus manquer à la charité ; et on le ferait à l'égard des défunts en laissant croire aux vivants qu'il n'y a que des actions de grâces qui doivent accompagner leurs morts, alors que ceux-ci ont presque toujours besoin de l'aide du saint sacrifice et des indulgences pour se voir ouvrir les portes du ciel.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI. — **Pratique de l'amour envers Jésus-Christ.** — In-18 de 288 p., broché, 200 fr. ; relié, 275 fr. — St-Etienne (Loire), Bureaux de l'apôtre du foyer, 7, rue Barra, 1954.

En 1767, S. Alphonse déclarait que « de tous ses ouvrages, la « *Pratique* » serait à son avis, le plus

pieux et le plus utile ». De fait, il compte aujourd'hui 516 éditions, dont 251 en français. Celle-ci est une réédition et porte l'*imprimatur* de 1923. Le nom de F. Lupi placé en tête sans autre indication, permet de supposer que c'est celui du traducteur français. Le P. Roth donne une préface datée de 1953.

Le titre dit bien le contenu de l'œuvre .Il s'agit de notre amour envers Jésus. Et s'il y est fréquemment question de l'amour de Jésus envers nous, c'est toujour pour provoquer en retour notre amour pour lui. De plus, le saint insiste partout sur le caractère *pratique* de cet amour, conformément à la parole du Maître : « Celui qui garde mes commandements, c'est celui-là qui m'aime ». Il faut ajouter que c'est un ouvrage populaire, où la doctrine abondante, solide et juste est toujours présentée en termes accessibles à tous, accompagnée d'exhortations, de citations et d'histoires qui en gravent les leçons. Chaque développement important se termine, ce qui est bien alphonsien, par une brève invocation à Marie.

L'importance de l'ouvrage et le nombre considérable des citations empruntées aux Pères et aux auteurs spirituels, font regretter l'absence d'une table alphabétique détaillée qui permettrait d'utiliser ce livre comme une mine pour la préparation d'instructions aux fidèles. Tel qu'il est, il servira surtout pour la lecture spirituelle quotidienne et pour la préparation à la méditation du lendemain.

Mgr Carlo ROSSI. — **Schemi evangelici domenicali.** — In-16 de 198 p., 700 lire. — Rovigo, Istituto Padano di Arti Grafiche, 1953.

En sa préface, l'A. évêque de Biella, présente une nouvelle série de réflexions sur les Evangiles de a messe du dimanche.

« Jésus qui vit et qui parle dans l'Evangile prépare l'âme à le rejoindre dans le mystère de l'autel où il est personnellement et réellement présent. Penser à ce que Jésus a été pour comprendre ce qu'il continue à être ; recevoir ce qu'il a dit pour se disposer à recevoir ce qu'il continue à dire ; regarder ce qu'il a fait dans le cours de sa vie pour le suivre avec amour, pour l'imiter avec fidélité. »

Lumineuses et savoureuses, ces pages offrent une riche doctrine à la méditation personnelle et à la préparation de la prédication. Comme la parole divine, les pains miraculeux se multiplient pour la nourriture des âmes. Ces quelques pains qui furent, dans les mains bénies du Sauveur, comme une semence féconde, se multiplieront pour rassasier toute la foule. Tous les dons de Jésus sont divinement féconds : sa parole et son Eucharistie sont les semences de la vie perpétuellement jetées dans les sillons de ce monde.

J. REGNIER. — **Le sens du péché.** — In-8 de 126 p., 275 f. — Paris, Lethielleux, 1954.

C'est un fait bien connu que le monde contemporain a perdu le sens du péché. Mais il faut reconnaître aussi que l'enseignement de la morale, durant ces derniers siècles, a contribué à cette déviation de la conscience chrétienne. C'est pour réagir contre ces deux maux que M. l'abbé Régnier, professeur au grand Séminaire d'Arras, nous donne ici une synthèse de tout ce qui concerne le péché : 1° les *causes* de la perte du sens du péché (individualisme, recherche du succès, irresponsabilité, lacunes de nos présentations) ; 2° la *nature* du péché (désobéissance, désordre, négation de la charité) ; 3° la *psychologie* du pécheur (problème de la culpabilité, ses conditions, explication psychologique du choix du mal, conséquences du péché) ; 4° tableau général et synthétique d'un *examen de conscience* (où sont décelés dans leur vraie source les manquements principaux aux vertus morales et théologales) ; 5° les moyens de *restaurer* le sens du péché (enseignement concret, basé sur l'ensemble de la doctrine et en liaison avec les tendances contemporaines ; orientation de la vie spirituelle ; vie liturgique et sacramentaire).

Ce livre dense, clair, riche de doctrine et d'érudition, conforme aux principes de saint Thomas, a été conçu dans un but pratique. Il s'adresse « à ceux qui donnent l'enseignement chrétien » (p. 7), éducateurs et prêtres du ministère. Nos confrères y trouveront la réponse à bien des questions qu'ils se posent et qu'ils posent souvent aux théologiens de l'*Ami*. Il pourrait même très bien, pensons-nous, faire l'objet d'un enseignement dominical pendant toute une année.

Institut des Hautes Etudes familiales. **Conscience de la féminité.** — In-8 de 444 p., 960 f. — Paris, Ed. familiales de France, 1954.

La situation sociale de la femme a beaucoup évolué depuis cent ans. Cette évolution ne s'est pas réalisée sans lutte : elle fut surtout le résultat du féminisme, dont les adeptes prétendaient à une égalité parfaite avec l'homme à tous les points de vue : culturel, familial, économique, civique, juridique, politique. Actuellement le féminisme proprement dit est dépassé. Les femmes tendent à reconnaître qu'il ne s'agit pas pour elles d'un égalitarisme mathématique avec l'homme, mais d'une égale dignité des personnes dans la diversité des fonctions, naturelles, familiales ou autres.

C'est ce qu'expliquent longuement les auteurs de ce volume. Une trentaine de femmes catholiques dont beaucoup sont bien connues (Pauline Le Cormier, Claude Labeye, Yvonne Chauffin, Marcelle Leconte, etc.), spécialistes en diverses branches : docteurs en médecine ou pharmacie, diplômées de l'Ecole des Chartes, journalistes, etc., y ont collaboré à l'instigation de M. le Chanoine Viollet.

Elles envisagent la féminité sous tous ses aspects : 1° ses « *composantes* » : physiologie, psychologie, religion, littérature, art, mode, situation dans le passé et dans le présent ; 2° ses *caractères contemporains* : questions économiques, civiques et politiques, monde du travail, problèmes des femmes seules (jeunes filles, veuves, non-mariées, recours à l'adoption, etc.) ; problèmes conjugaux (autorité au foyer, maternité, tâches ménagères, etc.) ; 3° son expression dans *quelques types choisis* : la femme ouvrière, la femme rurale, celle du marin, etc.

L'ensemble de ces études constitue une vraie nouveauté. Toutes ont leur intérêt ; plusieurs sont remarquables. Le ton, à part quelques exagérations, est pondéré et sensé. Tous ceux qui se soucient des questions féminines : prêtres, éducateurs, hommes et femmes politiques, gagneront à lire ce volume. Ils y trouveront à la fois des faits instructifs, des appréciations motivées et des suggestions pratiques très utiles.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 octobris 1954

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4. rue Claude-Gillot. LANGRES (Haute-Marne)